

New Europe College Yearbook 1997-1998



IOANA BOTH
DAN DEDIU
DAKMARA-ANA GEORGESCU
ANDREEA-CRISTINA GHIȚĂ
GHEORGHE-ALEXANDRU NICULESCU
IOANA PÂRVULESCU
SPERANȚA RĂDULESCU
LUANA-IRINA STOICA
ANDREI STOICIU
ION TĂNĂSESCU

Tipărirea acestui volum a fost finanțată de
Published with the financial support of



**BANCA ROMÂNĂ
PENTRU DEZVOLTARE**

GROUPE SOCIETE GENERALE

Copyright © 2000 – New Europe College

ISBN 973 – 98624 – 5 – 4

NEW EUROPE COLLEGE

Str. Plantelor 21

70309 Bucharest

Romania

Tel. (+40-1) 327.00.35, Fax (+40-1) 327.07.74

E-mail: nec@nec.ro



LUANA-IRINA STOICA

Née en 1964, à Bucarest

Actrice, Théâtre Juif d'état de Bucarest

Prépare sa thèse de doctorat en théorie et esthétique du théâtre à l'Université
d'Études Théâtrales et Cinématographiques de Bucarest

Thèse: *Sémiotique et lecture performative*

Bourses d'études en sémiotique et linguistique, Université d'Urbino, Italie,
1990, 1991, 1992, 1994, 1995, 1996

Bourse d'études en Histoire, droit et politique de la Communauté Européenne,
Université Rennes II, 1993

Participation aux conférences, colloques et séminaires en Roumanie et en
Italie.

Etudes et articles sur la linguistique, le théâtre et la science politique parus en
Roumanie et ailleurs. Traductrice.

La Banlieue Bucarestoise de l'Entre Deux-guerres Mahalaua Topos et Réalité Sociale

Nous vivons dans (...) " la banlieue ",
souffrons de ces regards biaisés. Aux
lourdes difficultés sociales (s'ajoute) cette
perte (...) de dignité, d'identité.

*Maurice Charrier (Le Monde, octobre
1995)*

1. Introduction

"De notre mal personne ne s'en rie"

François Villon

Il est difficile de trouver les bons mots pour parler de la marge parce qu'elle n'est pas seulement géographique et que la vie y parait confuse. La ville se transforme au prix d'une instabilité qui marginalise les uns et valorise les autres selon des logiques impénétrables. La tentation est de s'étendre sur la misère des habitants et de construire une culture de la pauvreté s'appuyant sur les marges de la ville et de la civilisation. A force d'expliquer en passant vite de la culture à l'attitude, des mentalités aux incompatibilités, on transforme les victimes en coupables, avec la tentation de les abandonner à leur sort. Beaucoup de déceptions et de conflits viennent d'une parole manquante ou mal choisie. Le drame c'est presque toujours l'absence de la bonne parole au moment opportun.

A peu près un quart de l'humanité vit dans les banlieues européennes, dans les bidonvilles africains ou indiens, dans les favelas et les quartiers de "ranchos" de l'Amérique Latine. On parle toujours de la population d'une capitale ou d'une grande ville en comptant aussi ceux qui vivent à la périphérie. Parfois ceux-là vivent dans des conditions privilégiées, dans

les quartiers riches, mais le plus souvent leur vie s'écoule dans les conditions désastreuses des bidonvilles et des quartiers pauvres, dans des habitations mal adaptées. Que se passe-t-il à la périphérie des villes, dans les banlieues européennes, dans les 'suburbs' américains, dans les "favelas" de Rio ou les quartiers de "ranchos" de Caracas, dans les bidonvilles africains, autour des métropoles asiatiques ? La situation est-elle comparable dans les différents pays, chacun avec sa spécificité, au moment où l'on parle d'un processus général d'urbanisation ?

Nous nous trouvons devant un sujet d'actualité. Mais pour comprendre toute la complexité du phénomène il faut le saisir dans sa dynamique, il faut connaître son évolution, savoir quelles ont été les formes qui ont précédé les formes actuelles, leurs caractères, analyser leur fonctionnement. Notre recherche s'inscrit dans une pareille tentative de reconstitution du passé des périphéries urbaines, un chapitre dans une histoire des banlieues dans le monde.

Pays européen et pourtant fortement marqué par le balkanisme, îlot de latinité orthodoxe, la Roumanie pose des problèmes spécifiques. Pourtant, le phénomène de banlieue¹, si répandu dans le monde, touche aussi la capitale roumaine. Il est vrai que la Roumanie n'est pas encore confrontée à une immigration de populations allogènes. Ses périphéries ne doivent donc pas surmonter les mêmes problèmes que ceux des banlieues occidentales. Mais pendant la première moitié du siècle les problèmes de l'intégration et de l'exclusion, de la pauvreté et de la liberté, du charme bohème et de la misère étaient à peu près les mêmes. Nous nous proposons donc d'intégrer l'étude du phénomène périphérique local – la *mahala* roumaine – dans le contexte européen.

2. L'Objet d'Étude et la Méthodologie de Travail

"La banlieue est fonction de la ville, tant pour son extension même que pour son peuplement. La banlieue d'aujourd'hui, c'est le faubourg de demain."

Paul Meuriot

La banlieue roumaine – appelée aussi "*mahala*" (en roumain, *cf. infra*) – est un espace particulier situé à la rencontre de l'urbain et du rural, peuplé par des catégories sociales en voie de transformation, espace mobile

et homogène à la fois et chargé de connotations spéciales. Il s'agit là d'un complexe socio-culturel incapable d'assimiler de manière organique le modèle de la ville. Le terme "*mahala*" désignait d'abord strictement une zone administrative/territoriale (un faubourg, une concentration socio-professionnelle dans un territoire limité) pour devenir ensuite un espace périphérique où coexistaient et s'entremêlaient la "haute" culture et la culture paysanne et qui facilitait l'échange entre ces deux cultures tout en créant à son tour sa propre culture. Peu à peu le terme devint presque synonyme du manque de savoir-vivre, de la crasse.

Nous allons traiter de la *mahala* en tant qu'univers cognitif, représentatif pour la culture de la périphérie urbaine, dont l'existence se joue entre le signe de l'apparence et de l'imitation et la marque de la marginalité. La recherche se propose de mettre en évidence les configurations mentales propres, les centres de polarisation de la vie de banlieue, les valeurs remises en question.

La période choisie – celle de l'entre-deux-guerres – fut définie comme une époque d'une urbanisation et une éclosion sans précédent mais aussi par l'extension de la culture et de la mentalité de banlieue. Malheureusement, les statistiques pour cette période ne sont pas assez riches en ce qui concerne le monde des périphéries. Une analyse détaillée tenant compte de la structure de la population des *mahalale* par groupes d'âges, de sexes ou par groupes socio-professionnels, de leur niveau de vie, devient presque impossible à moins de se limiter à une *mahala* bien définie. Le faire, nous éloignerait du but proposé : faire ressortir les traits caractéristiques de l'univers périphérique bucarestois – c'est la capitale roumaine qui, dû à son extension et à l'augmentation de sa population, incomparablement plus grandes que celles des autres villes du pays, s'est vraiment confrontée avec tous les aspects du phénomène périphérique. Il y a quand même assez d'articles et de plaintes qui font ressortir les problèmes de ces quartiers. Cela fait que pour tracer une image d'ensemble nous avons dû nous adresser à des sources hétérogènes (articles, statistiques, travaux documentaires, plans, interviews, photos).

En même temps, le dépaysement dans la recherche s'est montré tout à fait nécessaire. Non seulement pour avoir une vue d'ensemble sur le plan international mais aussi pour revenir avec un regard neuf analyser les processus qui nous intéressent dans notre cadre familial et en montrer la spécificité.

3. Banlieue, Mahala. Au Sujet des Définitions.

“ Evaluer les localités roumaines selon les critères bien établis des villes occidentales a engendré un “complexe ” de la bourgade et de la mahala, mis en avant avec une condescendance et une résignation non dépourvues d’attachement nostalgique à la réalité du pittoresque de la vie dans les agglomérations roumaines.”²

Le cadre de notre recherche fait qu’il ne soit pas si simple de passer aux définitions. Pour en parler, il faut tenir compte du fait qu’il s’agit d’un phénomène flou, dynamique, fortement conditionné par l’époque prise en considération et prenant des formes contextuelles spécifiques, même si des phénomènes socio-urbains similaires peuvent être repérés à peu près partout. Quelle que soit la langue choisie on se réfère à un domaine à part, car dans la réalité nommée périphérie, *mahala*, banlieue, bidonville, favela ou *rancho* coexistent des phénomènes démographiques, sociaux, politiques, urbains très spécifiques. Cela fait qu’une histoire des termes référencés s’impose. Une seconde difficulté vient de la nécessité de nommer un tel phénomène avec des mots d’une autre langue (voir la traduction du terme roumain “ *mahala* ” par les termes français *banlieue* ou *faubourg*). Or, la traduction induit un glissement dans le sens convoité par le terme originel, en faisant disparaître des connotations tout en chargeant la notion de connotations nouvelles, étrangères à la réalité du phénomène premier. C’est la raison qui nous pousse à utiliser le mot roumain “ *mahala* ” au lieu de le traduire en français, chaque fois que nous considérons qu’il comprend une charge sémantique absente ou étrangère au correspondant français.

“...Si on voudrait traduire mahala par banlieue ou par zone, on ferait naître une idée fautive ; Bucarest n’est pas comme Londres, Vienne ou Paris, une grande ville entourée d’un collier de petites villes qui sont ses banlieues ; on dirait plutôt un phénomène physique décroissant, une vive couleur qui se dégrade jusqu’au blanc, une onde qui s’affaiblit et se perd. Les maisons très serrées et très hautes au centre s’en vont vers la périphérie en s’espaçant et s’abaissant graduellement jusqu’à se fondre en mesures et finir dans le sol en bouges à tziganes. La ville européenne s’évanouit et l’Asie commence. La route devient piste, la poussière dore les maisons ; sans transition l’horizon ouvre sur l’infini.”

C’est ainsi que l’écrivain français Paul Morand percevait la *mahala* roumaine de l’entre-deux-guerres³. Or, si Morand passe du centre aux abris des tziganes sans vraiment insister sur la *mahala*, nous nous intéressons exactement à celle-là, au territoire qui recouvre le passage de

la ville – aux vanités de capitale européenne – aux champs de la campagne ou à la zone située en dehors des limites administratives et juridiques de la ville où commencent les habitations improvisées des tziganes ou les villages limitrophes.

Les termes français trouvés pour rendre compte de ce qu'on appelle en roumain "*mahala*" sont *banlieue* et *faubourg*. Pourtant, pour les raisons déjà mentionnées, nous ferons appel le plus souvent au terme roumain de *mahala* (au pluriel : *mahalale*).

3.1 *Mahala*

3.1.1 Historique du Terme "*Mahala*"

Jusqu'au XVIIIème siècle, il y avait une division administrative de la ville de Bucarest en ce qu'on appelait à l'époque "*enorii*" ou *mahalale*. La *mahala* était donc au XVIIIème un quartier, en tant qu'élément de structure de la ville. En tant que groupement administratif, elle se superposait – du point de vue territorial – aux paroisses, qui étaient des entités religieuses. Ses habitants s'appelaient simplement des *mahalagii* sans que cela signifie autre chose que "habitant du quartier", le terme manquant toute connotation péjorative.

C'est vers la fin du XVIIIème siècle que dans la langue roumaine apparaissent des termes alternatifs en ce que concerne la structure administrative de la ville. En 1798, les documents mentionnent l'existence de 93 *mahalale* distribuées en 5 "couleurs" ou "*plăși*". Le processus de modernisation de la ville à la suite du Règlement Organique de 1831, introduit des modifications dans la structure administrative de Bucarest, en faisant apparaître les noms de rues et les numéros des maisons. Pourtant, dans la cartographie de 1838 on peut retrouver encore les *mahalale* en tant qu'unités de recensement, mais on mentionne aussi un système de numérotation des bâtiments appartenant à chacune des 5 "couleurs" de la ville. Les villages inclus alors dans la frontière de la ville ("*hotar*") et qui formaient à l'origine une seule paroisse, sont devenus des *mahalale* (dans l'acception administrative du terme, ce que voulait dire *quartiers*).

Au XIXème, le terme *mahala* est de plus en plus remplacé par *quartier* et vers la fin du XIXème siècle on peut déjà remarquer un glissement sémantique, qui associait au mot *mahala* une signification discriminatoire – celle de zone périphérique. S'y ajoute dans le temps la connotation péjorative de zone au bas niveau culturel et comportemental, mal perçue,

parfois dangereuse et le plus souvent pauvre. Le quartier moderne a détruit ainsi la *mahala* – dans l’ancienne acception du terme – en lui associant ces connotations péjoratives ; au long du temps ce fait s’est accentué sans cesse.

3.1.2 Définition

En consultant des dictionnaires de la langue roumaine parus au long du XX-ème siècle nous avons remarqué que la définition donnée au terme “*mahala*” se sert de termes *périphérie*, *quartier*, “*suburbie*” (zone suburbaine). Cela nous a fait retenir les définitions données à tous ces termes. En même temps nous avons voulu voir si et comment ils ont changé au long des années, compte tenu du dynamisme du phénomène nommé “*mahala*” et des changements en ce que concerne ses connotations.

i. “*Mahala*”

- 1904 (*Encyclopédie Roumaine*, ed. C. Diaconovich /ER)
= zone suburbaine.
- 1924 (*Dictionnaire étymologique-sémantique de la langue roumaine*, Rășmerița /DESLR)
= 1. quartier, groupe distinct de bâtiments.
2. la partie située vers les limites de la ville.
- 1931 (*Dictionnaire encyclopédique illustré*, Candrea et Adamescu /DEI)
= quartier situé à la limite de la ville/loin du centre ;
zone suburbaine.
- 1939 (*Dictionnaire de la langue roumaine*, A. Scriban/DLR)
= quartier, zone suburbaine.
- 1957 (*Dictionnaire de la langue roumaine contemporaine*/ DLRC)
= 1. quartier limitrophe d’une ville.
2. quartier d’une ville (vieilli).
- 1992 (*Dictionnaire général de la langue roumaine*, V. Breban /DGLR)
= quartier limitrophe d’une ville.
- 1997 (*Dictionnaire Explicatif de la langue roumaine* /DEX)
= quartier limitrophe d’une ville, périphérie ;
par connotation: vulgaire, grossier, commun.

A remarquer aussi la mention de Hervé Vieillard-Baron que, à la fin du VIIème siècle, en terre de l’Islam, la charte d’Omar assignait aux juifs

un quartier fermé, territoire nommé *hara* en Tunisie, *mellah* au Maroc et *mahalé* en Iran.

En même temps, nous devons mentionner que le mot est entré dans la langue roumaine au cours du XVIIème siècle venant du turque, où mahala signifiait partie de la ville, quartier (La première mention documentaire date du 18 juin 1626, à l'époque d'Alexandre Voïvode Coconul).

ii. Périphérie

- 1904 (ER) – pas de référence à la ville
- 1924 (DESLR) = la limite extérieure
- 1931 (DEI) – pas de définition
- 1939 (DLR) = (la limite d'un lieu à peu près rond);
périphérie d'une ville
- 1957 (DLRM) = quartier situé à la limite d'une ville
- 1992 (DGLR) = quartier, zone située à la limite d'une ville ou par rapport au centre
- 1997 (DEX) = région, quartier, zone, point situé à la frontière par rapport au centre

iii. Quartier

- 1904 (ER) – pas de définition
- 1924 (DESLR) = part de la ville, *mahala*
- 1931 (DEI) = division plus grande d'une ville; *mahala*
- 1939 (DLR) = division d'une ville, séparation, zone suburbaine
- 1957 (DLRM) = part d'une ville possédant un trait distinctif
- 1992 (DGLR) = part d'une ville
- 1997 (DEX) = part d'une ville qui se distingue des autres à travers des traits qui lui sont propres, en constituant une unité organique

iv. Zone suburbaine (en roumain, "suburbie")

- 1904 (ER) – pas de définition
- 1924 (DESLR) = partie d'une ville; *mahala*
- 1931 (DEI) = quartier, *mahala*
- 1939 (DLR) = *mahala*; quartier
- 1957 (DLRM) = quartier limitrophe d'une grande ville; *mahala*

- 1992 (DGLR) = quartier limitrophe d'une grande ville; commune suburbaine
- 1997 (DEX) = quartier limitrophe d'une grande ville; commune suburbaine (située immédiatement dans le voisinage de la ville ou à la frontière de celle-ci et qui dépend de cette ville du point de vue administratif)

En regardant de plus près les définitions données au long des années au terme *mahala* on observe que le sens principalement donné et que nous prenons comme signifié du mot est celui de "part d'une grande ville située à la périphérie et se distinguant des autres par un trait qui lui est propre; commune suburbaine"; et aussi: " population d'une telle partie de la ville ". On doit remarquer qu'à partir des années '30, la *mahala* n'est plus mentionnée en tant que synonyme du mot quartier, même si celui-ci signifie aussi zone suburbaine.

Ce n'est que par extension que le terme connote la communauté des personnes vulgaires, grossières, ordinaires, se donnant au commérage et aux bagarres (le roumain offre plusieurs équivalents possibles pour cette acception du mot : *mitocan, țopîrlan, mojić, bădăran, prost crescut*). La question que nous nous posons est : " D'où cette acception péjorative qui accompagne un terme dépourvu autrefois de toute trace honteuse ?" Nous y reviendrons dans le dernier chapitre.

3.2 Les Termes de la Langue Française – Banlieue, Faubourg

3.2.1 Banlieue

Au strict point de vue du vocabulaire et de l'histoire du mot, de même que du point de vue strictement géographique, la *banlieue* c'est l'espace suburbain ou périurbain. Du point de vue administratif, il s'agit de toute la fraction de l'ensemble urbain située hors des limites juridiques et financières de la "vieille ville" autour de laquelle les agglomérations ont proliféré.

Le terme à une origine ancienne datant du XII-ème siècle. Il désignait alors une réalité juridique : le territoire d'environ une lieue (4 km) situé autour d'une ville, hors de ses murs, et sur lequel s'étendait le ban (la juridiction – seigneuriale ou municipale) de cette ville.

Dans l'époque moderne, le mot *banlieue* perd son sens juridique précis ; il signifie alors " les environs immédiats de la ville ". Le XIXème siècle désigne par *banlieue* le résultat du processus d'urbanisation de l'environ-

nement rural d'une ville, laissant subsister les noyaux élémentaires des villages suburbains.

– Le *Littré* de 1876 donne comme définition du mot :

“ territoire dans le voisinage et sous la dépendance d'une ville ”.

– Le *LEXIS* de Larousse définit la *banlieue* comme :

1) territoire d'une lieue autour d'une ville où s'exerçait le droit de ban (1248) ;

2) ensemble des agglomérations situées tout autour d'un centre urbain et qui ont une activité en relation étroite avec lui.

Pour le citadin, *banlieue* est en même temps une notion formelle calquée sur les contingences dérivées de la conception administrative, une notion de distance et une notion de conditions d'habitabilité et de nature du peuplement.

Le vieux langage français établissait une connexion entre la *banlieue* et le *faubourg* ; tandis que la première ne représentait qu'une dénomination abstraite – elle signifiait la périphérie juridique à l'intérieur de laquelle les *faubourgs* se localisaient le long des grands chemins, la dernière en était le fait concret. Dans quelques villes placées dans des conditions très particulières (dont Paris), les intervalles entre les *faubourgs* se sont comblés et la *banlieue* est devenue une réalité urbaine. Ainsi, elle cessait en fait d'exister : la ville avait incorporé l'ancienne zone juridique de *banlieue*, devenue portion d'elle-même, et avait repoussé plus loin ses frontières administratives.

3.2.2 Faubourg

– Le *Nouveau Dictionnaire Universel* (tome I, 1865) définit *faubourg* comme:

1) nom donné primitivement aux maisons, bâtiments situés hors de l'enceinte d'une ville. Réunies plus tard dans l'enceinte des citées, ces parties extérieures des villes conserveront leur ancien nom. Les faubourgs de quelques grandes villes sont très considérables. A Vienne, ils sont *trois fois* plus grands que la ville même. A Paris, les faubourgs St. Antoine, St. Marceau, Montmartre, ... sont d'une grande étendue.

2) les habitants d'un faubourg. Dans le langage populaire on parle de “manières *faubouriennes*”.

– Le *LEXIS* de Larousse donne pour *faubourg*:

1) partie d'une ville située à la périphérie, et souvent moins élégante que la ville proprement dite.

2) (1728) nom conservé par certains quartiers – à Paris notamment – situés autrefois hors de l’enceinte.

– Le *Dictionnaire Encyclopédique de la langue française* le définit ainsi :

- 1) partie de la ville située en dehors de l’enceinte ;
- 2) nom conservé par un quartier situé jadis en dehors de la ville ;
- 3) quartier situé à la périphérie de la ville ; banlieue ;
- 4) quartier *populaire*, périphérique ; population ouvrière de ce quartier (pl./ vieilli),
tout en précisant qu’en ancien français, il y avait *forsborc* (*fors* – hors de ; *borc* – bourg).

Comme on peut remarquer aucun de ces deux termes ne se superpose entièrement au terme roumain, bien que tous les deux désignent à l’origine une zone périphérique, en dehors de la ville-centre et sont tous les deux touchés de connotations péjoratives renvoyant à la crasse et à la vulgarité, tout comme la famille lexicale du mot *mahala* (le faubourg est pourtant plus proche du mot roumain car plus proche que la banlieue de la signification de quartier).

4. Le cas roumain

4.1 Hypothèse de Travail

Dans le contexte de notre recherche, *mahala* signifie “ quartier situé à la périphérie de la ville-centre, avec une structure qui témoigne de l’origine rurale de ses fondateurs, quartier situé entre les limites juridiques et administratives de la ville-centre ”. Nous ignorerons toute connotation péjorative du terme (*cf. supra*).

Nous souscrivons à l’hypothèse énoncée par Sanda Voiculescu⁴ que le couple *église-mahala* est un binôme qui définit l’essence structurelle de la ville roumaine (dont le territoire était, et l’est encore en ce que concerne les fidèles, divisé en paroisses), relation assez complexe si on tient compte du fait que, généralement, les paroisses sont devenues *mahalale* au moment où l’on a initié ce système d’organisation administrative ; il y a eu aussi des *mahalale* qui ont précédé les établissements religieux érigés souvent au milieu de leur territoire. Encore

une fois, ici *mahala* signifie quartier (quartier apparu en tant que tel ou noyau villageois englouti par la ville au long de son développement). L'église représente le centre de convergence de quelques rues plus importantes et, le plus souvent, il y a une école tout proche (à ne pas oublier que dans le passé l'église jouait en tant que foyer de culture, spécialement pour les pauvres). Le tissu de l'agglomération urbaine se dissout à mesure qu'on s'éloigne de l'église laissant la place aux terrains vagues, aux vignes ou à des grands potagers. Comme la communauté à toujours eu besoin d'un espace de rencontre, creuset des opinions et des solidarités, des initiatives mais aussi des conflits dans les *mahalale* plus anciennes il y avait une petite place – avec ou sans fontaine – qui occupe parfois le lieu du cimetière de l'église, désaffecté déjà au long du XIX-ème siècle. S'il n'y avait pas une place près de l'église (que la plupart de la communauté fréquentait régulièrement), alors c'était le marché, le bistrot, le coiffeur ou le petit commerce qui assumaient cette fonction ; ou encore, faute de tous ces endroits, c'était la rue. Dans le voisinage de l'église existe toujours un groupement de petits commerces, petits ateliers et bistrots ; des fois on y retrouve aussi une ou plusieurs auberges modestes.

L'essor des *mahalale*, dans l'acception qu'on leur donne ici, s'est produit à la suite du processus d'urbanisation de la ville qui, de manière continue et incomplète, absorbait sans assimiler les nouveaux venus de provenance rurale. Or, l'urbanisation de la population rurale – qui nécessite quelques générations pour être vraiment accomplie – se manifeste premièrement comme une ruralisation des sites urbains. Ce fait se manifeste tout d'abord au niveau du quotidien (voir, dans l'aspect et l'organisation des habitations et de leurs annexes, dans la civilisation de la rue).

La maison est l'élément de fixation et le besoin d'autonomie pousse les individus à préférer la liberté des habitations précaires. Pour compenser la médiocrité de l'habitation ils exploitent l'espace extérieur (la cour et le " devant-chez-soi " qui viennent prolonger l'espace serré de l'intérieur). Cette exploitation ne peut plus être identique à l'exploitation rurale même si les paysans viennent vivre en ville avec leur identité qu'ils ont du mal à modifier, avec leurs racines et leur manière rurale d'organisation de l'espace, avec leur mode spécifique de se rapporter à l'environnement, à autrui, à l'ancien et au nouveau. Le conflit centre/périphérie se manifeste une fois de plus en tant que paradigme universel, phénomène polarisant et facteur de distinction essentielle dans toute évaluation humaine (cf. *infra*).

4.2 Les Données Objectives

Les périphéries de Bucarest et les communes suburbaines ont vu leur population ouvrière d'origine provinciale augmenter et leur ressources stagner à cause des revenus minimaux de ces travailleurs – leur travail était pour le profit des autres. Ils acceptaient même des conditions précaires de vie pourvue qu'ils travaillent dans la capitale. C'était une période de grand essor et bien vivre ne paraissait pas impossible.

“On rêvait d'une vie meilleure. Elle devait arriver un jour. Papa avait été embauché aux Ateliers CFR. On vivait dans une seule pièce de dix pieds carrés tous les sept, sous les combles.”⁵

Dans cette époque d'essor et de promesses la pauvreté était une réalité aiguë et était perçue comme un signe d'inadaptation. Elle représentait plus que le manque de biens : un statut social inférieur et dévalorisé qui venait marquer l'identité de l'individu et contre lequel il était très difficile à lutter. Les chômeurs, les personnes âgées, les handicapés, mais aussi les ouvriers spécialisés, les petits employés ont toujours été dépendants dans leur vie de la moindre variation de la conjoncture économique. Une baisse très légère du pouvoir d'achat pouvait les faire tomber du jour au lendemain dans une condition de sous-prolétariat dont ils risquaient de ne plus jamais s'en sortir. C'est l'explication du comportement de préoccupation (qui se limite à assurer les produits nécessaires à la survie) qui caractérise la population des *mahalale*.

4.2.1 L'Époque

La période qui suivit à la première guerre mondiale fut, pour Bucarest, une période de grand développement. Pourtant, le manque d'une politique réaliste en ce qui concerne l'urbanisme a favorisé un développement anarchique de la ville et une agglomération exagérée d'entreprises et d'institutions dans le périmètre de la capitale. A la suite de ce fait, la ville a connu un apport immense de population paupérisée venant du pays. Il s'agissait tout d'abord d'habitants originaires des régions riches en terrains agricoles mais dévastés par la sécheresse (Olténie, Transylvanie), mais aussi d'individus à basse intégration sociale ou sans qualification professionnelle, tous venus chercher une vie meilleure. Ce surpeuplement de la capitale a causé à son tour un agrandissement territorial, qui s'est produit autant par la construction de nouveaux quartiers périphériques sur des divers lotissements, que par le remplissage des espaces vides situés entre les artères de pénétration dans la ville. En même temps, les classes

populaires urbaines se sont retrouvées repoussées sans cesse à la périphérie par les nouvelles constructions du centre, par les réformes et par les problèmes financiers (*cf. infra*).

Ces nouvelles zones de peuplement ont constitué une bonne partie des *mahalale* qui nous intéressent. L'emplacement spatial dans le territoire circonscrit à la ville-centre donne le caractère de ces *mahalale*. A côté de celles qui se trouvaient dans des zones désaffectées voisinant le centre – voir des anciens quartiers destinés aux petits commerces, autour des auberges oubliées – et qui attendaient une intervention édilitaire, il y avait celles qui se trouvaient dans des zones situées à un moment donné à la périphérie de la ville mais assimilées par celle-ci au cours de son extension, dans des zones voisinant des entreprises, des dépôts, des chantiers, des voies de pénétration dans la ville, ou situées effectivement à la périphérie. Si les premières, situées sous les yeux des notabilités, ne durent trop attendre pour être prises en considération par les projets d'interventions édilitaires, les autres restèrent longtemps oubliées, l'argent n'étant pas suffisant pour les faire changer d'aspect. Tout était laissé au compte des habitants, des propriétaires ou des investisseurs privés.

4.2.2 Le Territoire de la Capitale. Espace et Infrastructure

“Le pire ennemi du pauvre c'est la masse de pauvres”

Jean Louis Harouel

En 1912 Bucarest occupait une surface de 5.614 ha. Après la réorganisation administrative de 1930 la surface de la ville est arrivée à 31.000 ha (y compris les communes suburbaines) dont la ville proprement dite représentait 7.800 ha. En 1941 elle avait atteint environ 8480 ha. De 1912 au 1941 la superficie de la ville bâtie, suburbaines comprises, avait augmenté donc de 53%. Du point de vue de l'espace bâti, Bucarest se rangeait en 1930 sur la douzième place par rapport aux autres capitales européennes.

A la veille du XXème siècle les frontières de Bucarest n'étaient pas délimitées, même si au long des artères de pénétration dans la ville⁶ il y avait des barrières qui marquaient l'entrée dans la ville proprement dite. N'importe qui pouvait construire n'importe où et peu importe comment, au-delà des limites existantes.⁷ Les spéculations qu'on faisait au centre en ce qui concerne les logements (là aussi il y avait des habitations insalubres

et peu solides) et la hausse des loyers poussaient la population pauvre vers les périphéries où beaucoup de bâtiments se faisaient à grande vitesse, presque à l'improviste, car une fois que la maison devenait une réalité elle ne pouvait plus être démolie même si elle avait été bâtie sans des formes légales. Ce fait explique l'extension tentaculaire de la capitale pendant la première moitié du XX^{ème} siècle, au long des voies de pénétration dans la ville.

En 1930, par exemple, de 1381 logements construits, 61% étaient en palançon. Elles moyennaient 2,4 pièces par habitation, dont une représentait la cuisine.⁸

“ ... Autour de la ville, en pleins champs, se font sans cesse des lotissements et se construisent des maisons rudimentaires, dans des rues sans pavage, pleines de trous remplis d'eau et de boue pendant l'hiver et de poussière et d'ordures pendant l'été. Ces lotissements tracés sans aucun plan, au bord de la ville, au bon gré des lotisseurs et des spéculateurs de terrains, recouvrent des superficies de milliers de ha, avec des rues longues de centaines de kilomètres, sans travaux édilitaires, sans même d'égouts pareils à ceux de la campagne.”⁹

La ville avait l'aspect d'une réunion d'îlots urbains dans un énorme territoire à teinte rurale pauvre. Longtemps, la modernisation de Bucarest a eu lieu uniquement dans le périmètre central, qui concentrait autant les institutions étatiques que les personnalités les plus importantes. Les périphéries sont restées comme avant : les mêmes ruelles contorsionnées et étroites, les mêmes logements insalubres construits sans aucun souci pour l'esthétique de l'ensemble. Le territoire des *mahalale* avalait dans son extension les noyaux ruraux du voisinage. Le centre qui avait un aspect moderne et civilisé contrastait ainsi avec l'air semirural de la périphérie. La situation la plus précaire était celle des *mahalale* Floreasca, Tei, Grant, Ferentari, Balta Albă.

Par exemple, la *mahala* Floreasca, située pas loin du lac portant le même nom, était un quartier de la misère et de la souffrance. Les rues, manquant de pavage, d'égouts et d'eau courante, étaient bordées de logements insalubres, mal ventilés, sombres et humides, situés le plus souvent plus bas que le niveau de la rue. Il y avait, comme dans chaque *mahala*, une fosse à débris (*Groapa Cornescu*) qui devenait pendant l'hiver l'abri des tziganes travaillant les métaux (*zlătari*). La majorité des habitants étaient des ouvriers et des manœuvres, des porteurs, des charretiers, mais aussi des petits employés, des commerçants ou des artisans. Ceux vivant

du jour au jour, tout comme ceux qui, sans famille, n'avaient pas pourquoi bâtir une maison à eux, se contentaient de chambres meublées ou, pire encore, de chambres-dortoirs où couchaient 10 à 15 personnes dans la même pièce, malades et bien portants à côté.

Au début du siècle le réseau des rues de Bucarest mesurait 398 km, dont uniquement 109,5 km disposaient d'égouts. Les problèmes édilitaires étaient omniprésents et entretenus par le manque des investissements dans ce secteur. La période de l'entre-deux-guerres a enregistré des interventions dans les secteurs aux problèmes, mais la plupart d'entre eux ne visaient que le centre. A la fin de la période, la majorité des maisons situées à la périphérie manquaient encore de lumière électrique, d'eau courante et d'égouts ; il y avait aussi d'autres problèmes :

- a) Le problème central de Bucarest était celui de l'eau courante; il venait s'ajouter le problème de l'eau destinée à la consommation industrielle et à la salubrité. Même si l'administration a fait des efforts pour l'amélioration du réseau, à la veille de la deuxième guerre mondiale dans un grand nombre de rues l'eau provenait encore des fontaines situées dans la rue ou dans la cour des gens. La grande majorité de ces rues se trouvaient dans les *mahalale*. Il y avait des rues entières sans fontaine ou avec une seule fontaine et il arrivait que

“...les femmes se levaient à 4 heures du matin pour faire la queue à la fontaine”¹⁰

Ce fait a prolongé l'existence des vendeurs d'eau ("*sacagii*") qui ont pu être rencontrés dans les *mahalale* bien après la fin de la première guerre mondiale. Ce fut le cas des *mahalale* Filantropia, Puțul lui Crăciun, Sf. Vineri.

L'eau croupissait souvent dans la rue même si elle manquait pour les besoins quotidiens ; en été les moustiques étaient omniprésents, les odeurs se répandaient partout et les déchets attiraient des quantités de mouches.

- b) En ce qui concerne l'illumination publique, l'accent a été mis sur l'électrification. Pourtant, la banlieue reste encore pour des années sans lumière. En 1935 de 158.043 habitations de Bucarest 97.697 manquaient la lumière électrique (60%). Des rues entières manquaient en totalité de lumière (rue Crângași, les *mahalale* Câmpul lui Stiefler, Ferentari, Floreasca).

- c) Le pavements des quartiers périphériques étaient loin d'être satisfaisants. Le décalage par rapport au centre était frappant.

*" ... j'ai passé mon enfance Calea Văcărești, dont j'ai bien sur connu les bourbiers ... Quand je sortais de la mahala je m'arrêtais sur le quai de Dâmbovița pour laver mes bottes. "*¹¹

ou encore :

*" Il était une fois une rue longue, tordue et plus que sale ..., Calea Văcărești, entre le pont qui la divise en deux et la barrière n'était qu'un lit de boues qui alternait avec des marées de poussière ... "*¹²

On bourrait les trous des rues avec du sable, des décombres, de la terre ou même avec des déchets de toute sorte. C'était une intervention insalubre, manquant d'efficacité et d'esthétique. En plus, le niveau des rues s'élevait, ce que faisait que, pendant la pluie, les cours des immeubles finissaient par être inondées par l'eau provenant de la rue (Floreasca, Apărătorii Patriei, Tei).

- d) Les *mahalale* (en fait le Bucarest entier, bien après le début du siècle) étaient parsemées de zones libres et de terrains vagues ("*maidane*"¹³) qui se situaient aux extrémités mais aussi au croisement des principales voies de circulation et des ainsi dites fosses ("*gropi*"), comme furent celles de Cuțarida (Parcul Copilului), Ouatu (1 mai – Grivița), Cocioac (Parcul Tineretului), Vergului (Parcul 23 August), Tonola (aupres du cirque). Or, si les grands espaces vides situés dans le périmètre central, aux extrémités et au croisement des principales artères de circulation disparaissent vers la veille de la deuxième guerre mondiale, les *mahalale* préserveront les leurs. Souvent, ces *maidane* abritent des débris, des déchets, des ordures. Tout comme les grandes fosses. Au long du temps elles ont été remplacées par des parcs, des places ou même par des habitations (voir les maisons modestes bâties sur l'emplacement de l'ancienne fosse de Ouatu, où les habitations " bon marché " là où était une fois la fosse de Cuțarida). A leur nivellement (elles pourraient aller jusqu'à 20 m. de profondeur) ont travaillé aussi les habitants du quartier, même les voyous.
- e) La salubrité des habitations et de l'espace public a été – spécialement à la périphérie – un problème tout au long de la période considérée, problème qui a été aggravé par l'insuffisance de l'espace locatif et par

les prix prohibitifs des logements. Le nettoyage et le dégagement des ordures des *mahalale* était laissé en charge des habitants.

- f) Les logements sociaux (dont le nombre était assez réduit) étaient eux aussi loin d'être "bon marché" pour la majorité de la population en quête d'une habitation conforme aux nécessités. Les catégories qui ont pu bénéficier de la construction des maisons peu chères ont été les fonctionnaires et les employés de la poste et des voies ferrées et les militaires.

L'espace insuffisant faisait que les gens vivaient dans l'exiguïté. Couramment on se serrait dans une pièce et une cuisine ou même dans une seule pièce qui servait aussi de cuisine. Cela menait à l'entassement et à la promiscuité. L'aération et l'éclairage de l'habitation étaient insuffisants. Les fenêtres étaient petites ; s'il s'agissait d'immeubles situés dans une grande cour ou de chambres louées il arrivait souvent que les fenêtres donnassent sur des passages étroits ou des cours sombres. Le chauffage des habitations était rudimentaire, parfois même improvisé. Outre l'absence de l'eau, la majorité des logements n'auront jamais d'écoulement. Les "cabinets" se trouvaient dans la cour¹⁴. Des propriétaires avides de gains improvisaient des logements même dans des anciennes remises impropres à l'habitation.

Les Asiles de Nuit (trop peu nombreux) étaient très sollicités et souvent il arrivait qu'il faille donner un pourboire pour y obtenir une place. De même les chambres à coucher.¹⁵

- g) La période de l'entre-deux-guerres n'a pas réussi à résoudre le problème de l'assistance médicale. Même si on avait construit des cabinets à consultations médicales gratuites, elles étaient loin d'être suffisantes. Dans les *mahalale* de la première moitié du XXème siècle, les sages-femmes, les bouillons des vieilles et des sorcières, les sangsues et les interventions des barbiers remplaçaient les remèdes du médecin. On n'y arrivait que dans les cas très graves (tuberculose, choléra, typhus). La tuberculose faisait la majorité des victimes (environ 6 décès à 1000 habitants).

*" Il y a des quartiers de la ville, Tei par exemple, où les enquêtes minutieuses montrent le grand pourcentage des malades de tuberculose et le grand nombre des habitations dans les quelles la maladie s'est insérée en se figeant fortement, à cause de leur état déplorable en ce que concerne l'hygiène. "*¹⁶

La mortalité la plus élevée s'enregistrait à la périphérie, et surtout la mortalité infantile. De même la natalité y était la plus élevée (39,86% des nouveau-nés provenaient des familles ouvrières et 10% des familles d'employés).

- h) L'instruction publique était déficitaire dû au nombre croissant d'enfants d'âge scolaire et au nombre réduit d'écoles – il y avait des quartiers entiers sans aucun tel établissement¹⁷. Les familles nombreuses et les problèmes financiers faisaient que beaucoup d'enfants laissent tomber très tôt leurs études.
- i) Des rues entières n'existaient même pas dans les évidences de la Mairie. De 87 rues que nombrait la *mahala* Ferentari, seulement 12 étaient reconnues par l'administration. Le quartier ne différait guère de n'importe quel village du pays : des bicoques aux toits en latte, des vaches au bord de la route, pas d'illumination publique.

Il y a eu des tentatives d'intervention des édiles dans la banlieue bucarestoise. La municipalité se vantait avec ses projets :

*“ Nous avons voulu sauver les rues de la boue et d'apporter la civilisation à la périphérie et dans les (communes) suburbaines ”*¹⁸

mais les résultats ont été assez modestes. Beaucoup de *mahalale* sont restées dans l'ombre, continuant à n'offrir à leurs habitants qu'une vie sombre et pleine de difficultés.

4.2.3 Le Facteur Humain – Aspects Démographiques et Sociaux

A la fin du XIX^{ème} siècle Bucarest comptait 282.071 habitants, tout en étant la seule ville roumaine à avoir dépassé les 100.000 habitants. Au début de la première guerre mondiale la population de la capitale roumaine avait atteint déjà 378.867 habitants pour augmenter par sauts après la fin de la guerre. En 1927 – avant l'inclusion des communes suburbaines dans les limites territoriales de la ville – la population était de 472.035 habitants pour arriver à 569.855 habitants à la suite de cette mesure administrative. En 1941 la ville nombrait déjà 992.536 habitants, y compris les réfugiés d'après 1940.

Ce doublement de la population fut accompagné par le doublement du nombre des bâtiments,¹⁹ celui-ci augmentant de 35.000 en 1915 (la majorité des bâtiments avaient des cours et des jardins, les immeubles à plusieurs

étages étant emplantés au centre de la ville) à 67.385 en 1930, ce qui signifiait environ 1.000 bâtiments par km². A mentionner qu'en 1911 la superficie bâtie de Bucarest et des villages situés jusqu'à la ligne des forts²⁰ était de 5570 ha pour une population de 340.000 habitants, ce qui signifiait une densité de population de 61 habitants par ha. En 1927 il y avait 93 habitants par ha pour augmenter en 1941 jusqu'à 117 habitants par ha.

Dû à l'essor de l'industrie, la deuxième moitié des années '20 voit un apport migratoire de 91.666 personnes. Ce mouvement migratoire a connu une diminution au début des années '30, due à la crise économique de 1929-1933. Après 1933, la reprise du développement de l'industrie a favorisé une concentration massive de la main d'œuvre à Bucarest. En 1941, les nouveaux venus originaires de différentes provinces de la Roumanie comptaient 353.496 personnes par rapport à 1930.

La croissance de la population de la capitale est donc due principalement au mouvement migratoire. Il semble que les villes petites et moyennes n'étaient que des étapes intermédiaires entre le monde rural et Bucarest. De toutes les villes roumaines, Bucarest a été celle avec le plus grand apport de population de provenance rurale au long des années '30.²¹

La majorité de ces nouveaux venus s'installaient à la périphérie, auprès des entreprises qui les avaient embauchés ou auprès d'autres immigrés provenant de la même région. Leur fixation dans les limites de la ville de Bucarest n'était pas dictée seulement par l'espace disponible mais aussi par la classe sociale à laquelle appartenaient les provinciaux, par l'emplacement des lieux de travail, par certaines mesures administratives. Cela fait que les nouveaux venus se concentraient à la périphérie de la ville et dans les communes suburbaines, là où les lots étaient moins chers. En plus, des mauvaises conditions de travail, l'atmosphère viciée des entreprises, le désir de ne pas se séparer de leur famille faisait que ces gens préféraient eux-mêmes la périphérie qui leur promettait l'air frais, le champ ou les collines qui leur souvenaient de leurs régions d'origine, et où ils pouvaient se bâtir une maison comme "chez eux" avec les revenus modestes qu'ils touchaient.

Du point de vue de la structure sociale, les habitants des *mahalale* étaient le plus souvent des travailleurs embauchés dans les entreprises du voisinage, à moins s'il ne s'agissait d'une *mahala* ancienne. A part les ouvriers (de manœuvres à ouvriers spécialisés) il y avait pas mal de petits fonctionnaires et d'employés, de petits commerçants, de travailleurs dans le domaine du transport public et bien sûr des locataires.

Le chômage causait pas mal de problèmes. Les plus touchés étaient les sans-emploi originaires du pays car le Règlement nr. 24.099 de 24 novembre 1933 prévoyait que:

“ ... ceux qui ne sont pas citoyens du secteur (arrondissement bucarestois, n.a.) d’au moins trois ans ne peuvent pas être inscrits aux bureaux de chômage”;

Quant aux travailleurs avec la journée (balayeurs, cochers, ...), ils devaient faire preuve d’être habitants du secteur de quatre ans au moins, autrement ils allaient

“ ...être envoyés chez eux et remplacés par des ouvriers spécialisés ”

Si ceux qui étaient licenciés étaient malades ils étaient laissés au charge du service d’assistance sociale et n’étaient pas inclus sur les listes de chômeurs. Ces faits ont accentué la précarité dans la vie des immigrés de date récente.²²

4.2.4 Organisation Spatiale. L’Univers Quotidien

Avec les provinciaux, le village vient à la ville avec ses différents aspects : la lampe, le four, la fontaine, l’enceinte entourant la cour, les arbres et les fleurs, le poulailler, les cochons et les chiens en chaîne, la petite vigne avec une table dessous ; avec ses vêtements,²³ ses occupations, ses jeux populaires et ses traditions, avec ses préjugés et ses sentiments.

La *mahala* populaire s’est voulue une dissolution de la ville – banlieue verte, lieu et moyen d’un nouvel équilibre entre l’homme et la nature, entre le corps, le travail et le logis, entre l’individu et la famille, bref – une conquête ou, pour être plus exactes, une aspiration populaire à un coin idéal. La réalité était souvent toute différente, aboutissant sous le signe de la pauvreté et de la précarité

La banlieue que nous avons prise en tant que représentative pour la *mahala* – est caractérisée par une spécificité semi-rurale et une population majoritaire d’origine paysanne qui ne se sent pas encore assimilée à la ville (*cf. supra*). Les rues contorsionnées sont pavées de pierre apportée de la rivière ou pas pavées du tout et sont baignées de poussière ou de boue (suivant la saison). Les maisons sont basses, emplantées comme dans le pays,²⁴ de type wagon (on accède à une chambre en passant par la précédente) et plus ou moins bien soignées. Séparée de la rue par un petit jardin, même chez les pauvres, chaque maison a devant elle des fleurs, une petite vigne (fournit le vin de la maison) et un potager à côté; derrière

la maison un poulailler, une place pour les cochons et le chien qui les garde.²⁵ La majorité des maisons ont leur propre fontaine, située le plus loin possible de la fondation de la maison.

A l'intérieur, les murs – première surface appropriée – sont décorés de tapis,²⁶ de tableaux et de photos de famille ; partout des bibelots naïfs et des broderies (quand les ressources des habitants le permettent). Les meubles sont souvent protégés par des draps ; il y a – si l'espace le permet – une chambre d'hôtes. La communauté se réunit principalement dans la rue, fait qui souligne la fonction primaire de la *mahala* – celle d'absorber et d'intégrer à la vie citadine les éléments de provenance rurale. C'est le trait le mieux représenté par les périphéries bucarestois.

Dans son livre "*Bucureștii ce se duc*",²⁷ Henri Stahl donnait une description de la *mahala* bucarestoise typique :

" ... mais elles ont horreur de l'alignement rigide de la conception esthétique moderne et on les voit (les maisons anciennes) en s'avancant (...) jusqu'au delà de la rigole, en forçant les gens de marcher dans la boue, en se retirant timides au fond du jardin ou en tournant méprisantes le dos à ceux (se trouvant) dans la rue, ou encore en dissimulant honteuses leur décrépitude et leur nudité derrière un rideau de vigne."

Elles sont tellement vieilles, tellement basses la plupart d'entre elles, les pauvres, avec leurs murs en palançon rongés par les caries, (...) qu'elles se penchent tordues (...) vers la rue, aplaties sous le poids lourd des tuiles du toit et ont l'air de s'enfoncer jour après jour de plus en plus dans la terre, pareil au vieillard qui se penche vers la poussière. Pourtant elles sont tellement blanchies à la chaux, leurs crevasses sont si bien collées avec la terre jaune et gluante des collines bucarestois, les fenêtres et la porte ont une ceinture si bien peinte qu'on est sur le point de croire que les formes émaciées et bossues sont peintes par un architecte – de ceux modernes "

Mais si les maisons sont basses, petites, pleines d'humidité, avec des fenêtres trop petites, si pendant l'été elles sont pleines de poussière, de mouches, de poux et pleines de boue collante jusqu'aux chevilles pendant l'hiver, si elles manquent de l'eau et sont sans égouts elles ont en échange l'air et la verdure de leurs nombreux jardins qui purifient tout.

*" La verdure est tellement fraîche et reposante que l'homme n'entre dans la maison que pendant l'hiver ou quand il reçoit des invités. "*²⁸

5. Périphérie et Urbanisme

“ La banlieue est le symbole à la fois du déchet et de la tentative. C’est une sorte d’écume battant les murs de la ville ”

Le Corbusier, Charte d’Athènes, 1943

Qu’est-ce que la banlieue ? Qu’est-ce la *mahala* ? Qu’est-ce que la périphérie ? C’est avant tout, le lieu de rencontre entre la vie rurale et la vie urbaine, qui pose des questions sur le plan géographique, économique et culturel. C’est une réalité qui porte des noms différents selon la région : en Europe, partant du centre et de la ville proprement dite, nous distinguons la banlieue proche et la banlieue lointaine; en Amérique Latine nous parlons de quartiers périphériques, de bidonvilles, des favelas ou des quartiers de “ ranchos ”; en Roumanie nous avons à faire à la *mahala*, à la périphérie ou à la commune suburbaine.

5.1 Les Effets de l’Urbanisation

La *mahala* est souvent dominée par les tensions existantes entre les populations hétérogènes qui l’habitent en se partageant son espace restreint et stigmatisé. L’adaptation des nouveaux venus est plus ou moins conflictuelle. Il y a un conflit incessant entre l’univers des attentes nées de l’adhésion aux modèles culturels urbains et l’échec des tentatives d’insertion sur le marché du travail et dans la vie urbaine.

La formation des grandes villes et l’accumulation de quartiers nouveaux à leur périphérie n’est pas un phénomène propre à la civilisation industrielle. Pourtant la généralisation du processus, son extension, son accélération depuis le XIXème siècle nous inquiètent par ses conséquences tant sur les plans économique, technique et de l’environnement que sur le plans social, culturel, politique. L’urbanisation a toujours été un phénomène politique et culturel autant qu’un phénomène économique et social. L’industrialisation et le système capitaliste l’ont orientée dans le sens de la concentration économique et de la centralisation bureaucratique. Pourtant, l’écrasement du monde ouvrier à forts résidus ruraux n’a pas été total et une sous-culture populaire urbaine a pris naissance. Avec le temps l’écart entre les villes et les zones rurales, entre le centre et la périphérie n’a fait que grandir. Toutefois, l’opposition centre-périphérie n’est pas toujours aussi simple. L’intérieur

des zones centrales peut contenir des quartiers pauvres et dégradés, des communautés ethniques (les quartiers juifs de la majorité des capitales européennes) et des groupements d'immigrants (Bronx, à New York) de même que, partout les classes riches se réservent des zones de banlieue aérées et luxueuses (tel Neuilly, pour la région parisienne, ou les périphéries décoratives Filipescu, Bonaparte, Domenii, Șoseaua Jianu, Cotroceni pour le Bucarest des années '40). L'opposition centre-périphérie tend à s'exprimer moins géographiquement qu'économiquement et socialement.

S'agit-il d'une simple marginalisation insupportable de certaines classes sociales, des groupes ethniques, de jeunes sans emplois, des plus défavorisés des sociétés industrielles, d'un rejet de millions d'hommes qui quittent la vie rurale et sont refusés par les villes, où peut-on déceler au sein même de cette misère dans les bidonvilles, dans les *mahalale* ou dans les banlieues populaires l'amorce des processus de transformation sociale, la création des formes culturelles et politiques originales, susceptibles à bousculer les traditions ?

La condition d'habitant d'une *mahala* est porteuse de stigmatisme et de honte. En même temps, le risque d'aliénation est étroitement lié à l'investissement de la culture populaire par les valeurs de ceux " du centre ". C'est l'explication du besoin d'acceptation sociale éprouvé d'une manière tellement forte par les habitants de la périphérie. Ils tiennent à leur dignité, " ils gardent leur *grant*"²⁹.

La ségrégation sociale joue non uniquement en tant qu'enfermement mais aussi en tant que point de départ pour l'accès à la normalité. Basculant entre marginalité et exclusion, l'identité de la *mahala* se construit entre l'usine et la Mairie, dans la rue, au bistrot et au marché. Il faut pourtant souligner la différence qui existe entre les termes marginalité et exclusion. Pendant que la marginalité est une situation objective (chômage, revenus faibles, pauvreté) qui place celui qui en est touché en bas de l'échelle, l'exclusion signifie être en dehors du système, du quel on est coupé par une différence ou par une incommunicabilité culturelle.

*" L'exclusion est désormais le paradigme à partir duquel notre société prend conscience d'elle même et de ses dysfonctionnements, et recherche parfois dans l'urgence et dans la confusion, des solutions aux maux qui la tenaillent."*³⁰

En même temps on ne peut pas parler uniquement de marginalité ou de marginalisation³¹. Les populations des *mahalale*, des banlieues et des bidonvilles sont intégrées dans le système économique et jouent le rôle de réservoir de main d'œuvre qui rend service aux entreprises lorsque

celles-ci sont déplacées ; en même temps, l'accumulation des populations sans travail provoque des situations économiques et sociales de plus en plus critiques, qui sont, elles aussi l'expression du système économique. D'autre part, dans les quartiers périphériques, une dynamique populaire se manifeste dans les luttes urbaines et de nouvelles relations entre espace, structures sociales, institutions et pratiques sociales tendent à se créer.

5.2 Aspects Économico-Sociaux

“ La mauvaise réputation des cités exclut bien plus que la misère ”

François Dubet

Dans les pays en voie de développement, comme fut la Roumanie de la première moitié du XX^{ème} siècle, la création d'industries lourdes a provoqué des déséquilibres entre les villes et les campagnes et a accéléré les migrations vers les *mahalale* pauvres et sordides. Mais si la périphérie est un lieu de rencontre entre l'urbain et le rural, sur le plan économique mais aussi sur le plan culturel, si elle est un des lieux où les travailleurs migrants sont les plus nombreux, elle est aussi le résultat de concentrations économiques, de rivalités d'intérêt, d'enjeux de toutes sortes dont les habitants ne sont que très peu informés. C'est une zone ignorée des investissements pour le bien être de la population mais, en même temps, une zone de laquelle on ne peut pas faire abstraction. Les réactions de la population périphérique face aux problèmes quotidiens étaient suivies de loin et les moments de crise étaient gérés par l'appel à la force ou à la ruse.

Le contraste entre riches et pauvres devenait ainsi plus net. Dans la vie quotidienne, on arrivait à une résignation à la misère chez les pauvres telle qu'ils ne réagissaient plus et à une indifférence des riches, des officialités. Les politiciens ne faisaient sentir leur présence qu'en période électorale, quand ils descendaient à la *mahala* avec leurs slogans et la propagande électorale.

“ ... Devons nous encore rappeler qu'avant les élections on nous avait promis tous les biens en échange de nos votes ... Maintenant nous ferons peut être quelque chose avec la (...) choléra ! Ou elle nettoie, la Mairie ou c'est le choléra qui nous nettoie³² et avec nous les messieurs de la Mairie. ”³³

La ville a toujours nourri des rapports centre-périphérie; cette opposition recoupe, dans l'espace, l'opposition quartiers riches et quartiers pauvres,

quartiers bourgeois et quartiers prolétaires. A la suite de la conquête des quartiers ouvriers par l'implantation d'immeubles de haut standing et la rénovation et la modernisation des bâtiments existants, les anciens habitants ont été chassés de leurs quartiers aux quels ils étaient attachés et rejetés à la périphérie dans des quartiers qui leur étaient étrangers. Les entreprises se sont déplacées du centre vers la banlieue proche, puis vers la périphérie plus ou moins lointaine, en fonction des critères de nocivité, de rendement, de terrains disponibles, d'utilisation de la main d'œuvre ; mais les entreprises et les emplois qu'elles procurent attirent les travailleurs et leurs familles. Ainsi se pose la question du logement et de la récupération de la force de travail. Les quartiers périphériques tout comme les villes de banlieue sont des vrais réservoirs de main d'œuvre (qui peuvent aboutir à des communes-dortoirs, dont la caricature a culminé dans les " grands ensembles " parisiens³⁴). Plus l'opposition entre le centre et la périphérie s'accroît, plus les inégalités sont marquées et plus nous nous trouvons dans la situation d'une ville comme Paris au XIX-ème siècle, dans laquelle les classes dites dangereuses formaient une ceinture autour de la ville (les " banlieues rouges " – socialistes) : l'ensemble du Paris intérieur devint une cité bourgeoise ayant éliminé de plus en plus les quartiers ouvriers qui se reconstituaient à la périphérie et pourraient un jour devenir menaçants dans des périodes de crises économiques et politiques ou, comme à Bucarest, où la ceinture des *mahalale* périphériques formait un territoire pauvre et perçu comme dangereux, où personne qui avait le choix ne désirait vivre (telles Tei, Floreasca, Câmpul Pleșoianu, Herăstrău).

Le processus de transformation urbaine s'accompagne des habituelles ségrégations, rejets, reconquêtes, déportations vers la périphérie ou les zones dégradées. Du point de vue psychologique, les oppositions se retrouvent au niveau des pratiques, des représentations, des systèmes de valeurs, des idéologies. Il y a pourtant une question qui s'impose: entre une vie urbaine incomplète et une vie rurale dégradée, la périphérie des villes est-elle seulement le lieu des contradictions de la civilisation industrielle, de la marginalisation des catégories sans pouvoir, de la réserve de main d'œuvre pour l'économie, le terrain de conquête des grandes entreprises, des banques, des promoteurs privés ou publics, l'occasion pour les Etats d'affirmer leur puissance et pour les partis de conquérir des fiefs électoraux ? Où est-il, le lieu de l'expression populaire, des formes de culture originales, un creuset de civilisation à la recherche de son identité, le lieu d'émergence de nouvelles formes de vie sociale ? Jusqu'au présent la première tendance à été favorisée par le rapport de forces existant. Nous optons pour la deuxième hypothèse.

6. Banlieue – Identité et Culture

Le drame des périphéries est celui de l'identité, de la représentation négative de soi. Les mass médias exaltent la vie luxueuse des cours royales, des banquets des grands de la politique et surtout des vedettes de cinéma et de théâtre, sans commune mesure avec la médiocrité des revenus, des logements et de l'environnement des quartiers de la périphérie.

Que signifie en fait cette vie populaire, cette " culture populaire ", " culture du pauvre ", " culture ouvrière ", si souvent rencontrée dans les écrits des sociologues et dans les discours politiques ? Que deviennent ces notions dans le contexte de la périphérie des villes, où la vie quotidienne et la mémoire collective sont mêlées dans un cadre institutionnel, par rapport auquel elles prennent un certain degré de liberté ?

" La culture de la pauvreté est tout à la fois une adaptation et une réaction des pauvres à leur position marginale dans une société à classes stratifiées (...). Elle représente un effort pour faire face aux sentiments de désespoir qui naissent quand les pauvres comprennent à quel point il est improbable qu'ils parviennent à la réussite telle qu'elle se conçoit d'après les valeurs et les objectifs de la société dans le sein de laquelle ils vivent. (...) La culture de la pauvreté n'est pas seulement une adaptation à un ensemble de conditions objectives de la société dans son ensemble. Une fois qu'elle existe, elle a la tendance de se perpétuer de génération en génération en raison de l'effet qu'elle a sur les enfants. Lorsque les enfants des taudis ont atteint l'âge de 6 ou 7 ans, ils ont en général assimilé les valeurs fondamentales et les habitudes de leur sous-culture et ne sont pas psychologiquement équipés pour profiter pleinement de l'évolution ou des progrès susceptibles de se produire durant leur vie."³⁵

Au niveau de la vie quotidienne, ce fait se traduit par la construction d'un territoire défensif, par l'alcoolisme – consolation des sans espoir -, par l'existence d'une économie souterraine, par la recherche d'un équilibre de vie dans un environnement précaire, à la limite de l'exclusion sociale, mais aussi par la stimulation des ressources de l'imaginaire pour retourner le sens du discrédit.

6.1 La Culture Périphérique

En Roumanie, tout comme en l'Amérique Latine, les populations de la périphérie des villes n'étaient pas tout à fait marginalisées dans la mesure où elles jouaient dans le système économique en place un rôle qui servait finalement les groupes dominants. Il y avait à la périphérie toute une

masse d'habitants salariés à la limite du minimum vital, travailleurs migrants, chômeurs, jeunes désorientés, personnes âgées qui vivaient dans une situation de dépendance leur rendant difficile toute forme d'expression (*cf. supra*). Pourtant, dans les anciennes *mahalale*, la vie populaire s'était organisée et se manifestait souvent dans la vie culturelle et parfois aussi dans les luttes politiques³⁶. Or, n'oublions pas que l'expression politique des populations de la périphérie des villes passe par une expression culturelle.

L'organisation dans l'espace, dans la région, la ville, le quartier, le logement, répond à un certain nombre de normes, de codifications de la société qui s'imposent aux individus et aux groupes dans la vie quotidienne. De même pour le travail dans l'entreprise, pour la vie familiale dans le logement, pour la consommation dans les petits commerces, pour l'école, pour la vie politique locale. Si les habitants de la périphérie subissent des lois, des normes, des codes qui leur sont imposés du dehors, en même temps ils sont en partie livrés à eux-mêmes et s'organisent entre eux en fonction des besoins quotidiens urgents. Par exemple, les ruraux établis à Bucarest préféraient souvent un logement bien plus modeste mais leur offrant la possibilité d'élever des volailles, un cochon et d'avoir un potager à eux. Ce genre de logements, même misères, formaient un cadre de vie quotidienne beaucoup plus proche de celui auquel ils étaient accoutumés, favorisant en même temps la continuation des traditions et du système rural des interactions sociales. Pour les pauvres, habiter une maison, si insalubre qu'elle était, offrait l'avantage d'un potager et des volailles, ce que signifiait beaucoup pour les maigres économies de la famille.³⁷

Comme nous l'avons déjà dit, la périphérie est marquée par la dépendance, souvent par la misère, par l'écrasement de population exploitée, par la répression. Tous les espoirs seraient possibles s'il y avait d'autres moyens financiers et si la lutte pour la survie n'était pas le mobile unique de l'action.³⁸ Même les groupes les plus défavorisés, lorsqu'ils ne sont pas complètement dominés par la faim et la lutte pour la survie, ont tendance, dans leur vie quotidienne, dans leurs rapports à l'environnement, à trouver une solution nouvelle dans des domaines apparemment très modestes mais qui montrent une ingéniosité qui peut renouveler la vie sociale. Celle-ci peut d'ailleurs aboutir à contourner les lois et les règles imposés, à réagir contre les difficultés matérielles malgré le manque de moyens et pour les enfants, à inventer des jeux. De cette vie sociale apparemment désorganisée émergent des formes nouvelles de rapports sociaux, d'économie, de production, d'échanges, de règlements des

conflits. La vraie difficulté des groupes dominés vivant à la périphérie de la ville est d'être obligés de vivre au jour le jour et de ne pas pouvoir prendre un recul suffisant pour faire le lien entre leur situation et la société dans laquelle ils vivent – ils perdent alors l'espoir d'avoir une action sur les transformations de la vie sociale dans son ensemble.

6.2 L'Imaginaire et la Périphérie

La culture de la périphérie urbaine, englobant tout un ensemble de pratiques, de formes et de rapports sociaux, de systèmes de représentations et de valeurs (différents de ceux des classes dominantes), a une dynamique inattendue. Le côté positif de cette sous-culture repose sur un système de rationalisation et d'auto-défense sans lequel les pauvres ne pourraient pas survivre.

Pour les habitants de la périphérie, la ville reste l'image de la liberté, c'est le lieu de l'opposition entre domination et libération. La reconquête bourgeoise des quartiers populaires rejette les pauvres à la périphérie et le centre tend à devenir une citadelle des privilégiés. Une telle image négative de la ville se traduit par une valorisation de la vie rurale. Mais, généralement, la ville nourrit les rêves, c'est le centre investi avec les désirs des habitants des quartiers périphériques.

C'est une nostalgie qui vient masquer une réalité car les manques présents dans l'environnement n'atteignent pas seulement les conditions d'existence, mais tous les aspects de la vie sociale et de la vie personnelle. Il s'agit d'atteintes psychiques (méfaits du bruit, de la pollution, de la fatigue), du manque d'espace dans les logements des familles pauvres, de la crise de logements,³⁹ du déséquilibre culturel, de la dégradation de l'environnement. Les modèles imposés par la société entrent en conflit avec les images correspondantes à la culture vécue dans la quotidienneté de la *mahala*, aux idéologies populaires qui tendent à s'affirmer malgré les obstacles institutionnels. Il faut trouver une alternative compensatrice pour ces méfaits, ne soit-elle qu'au niveau de l'imaginaire.

Il y a tout un monde des désirs, un monde affectif se rapportant aux objets sans ordre et sans construction logique et un monde des représentations plus élaborées, où dominent les aspects cognitifs, qui tendent à se fixer en modèles, à s'imposer dans les comportements et dans la conception des plans. La mémoire populaire est riche de représentations se rapportant en même temps à l'espace et à des événements, des luttes, des drames qui ont marqué la vie des habitants

d'un quartier. Elle a besoin de mythes et de héros. On pourrait se demander où se situent les lieux où s'élabore cet imaginaire, car les milieux sociaux où naissent ces images sont des milieux flous, mouvants, sans limites précises – le milieu ouvrier, le milieu paysan, artisan, d'éducateurs et d'enseignants.

6.3 Les Mentalités ou l'Espace Subjectif

“ La vie privée est une réalité ”, écrivait Philippe Ariès, elle prend du sens uniquement par rapport à la vie publique. La séparation vie privée et de la vie publique a des significations différentes dans les divers milieux sociaux. L'homme commun, l'ouvrier, le paysan voient les deux fusionner⁴⁰. La couche populaire se définit premièrement par le travail : il va de soi que la vie privée doit se soumettre aux rigueurs du travail. Les logements entassés au long d'une rue ou d'une cour, les culs-de-sac tout comme les maisons entourées d'une cour à tout faire s'offrant au regard ne permettent pas de faire bâtir un mur qui pourrait séparer la vie privée des individus des regards des voisins, et l'existence – dure comme elle l'est – se déroule aux yeux de ces voisins. Ce n'est que vers le milieu du XXème siècle que dans les périphéries roumaines a commencé de se faire sentir une certaine tendance de reconsidération de cette existence biplanaire.

Si bas qu'ils se situent, les habitants des *mahalale* connaissent eux aussi les tourments contradictoires d'ordre moral, les penchants humains, l'aspiration à l'honnêteté et à une utilité sociale. Plus est bas leur niveau de vie, plus ils ressentent le besoin de ne pas être déconsidérés – condition nécessaire pour les empêcher de tomber dans la misère, dans le “sous-prolétariat”.

La *mahala* exprime la double face de la ville: excluant et incluant à la fois, elle sépare autant qu'elle rapproche. La dualité formelle du centre et de la périphérie ne compte pas tant que l'approche pertinente des lieux – l'espace de référence des habitants, carte mentale des pratiques éparses, ancrage d'émotions et de rêves partagés, de fêtes et de prières, d'injures, de réconciliations et d'indifférence ...

6.3.1 De l'Objectif au Subjectif

L'espace socio-géographique est le cadre spatial dans lequel évoluent des groupes d'un ensemble humain donné et dont les structures sont commandées par des facteurs économiques, des rapports sociaux et des

modèles culturels. C'est un espace "codifié, institutionnalisé, organisé suivant des modèles, des normes, des systèmes de représentations et de valeurs".⁴¹ A l'intérieur de celui-ci s'organise un espace social concret soumis aux modèles institués. La circulation des individus y est canalisée et des points d'attraction privilégiés orientent cette circulation. Les distances sociales entre les différents individus, de diverses catégories, classes, ethnies sont ainsi inscrites sur le sol, comme toute autre structure de la société.

La vie quotidienne d'une *mahala* n'est pas seulement manipulation, conditionnement, misère ; elle est aussi le lieu des espoirs et des révoltes, des forces inconnues inutilisées car, les rapports à l'espace sont plus complexes dans la vie quotidienne. Il y a tout un dialogue qui s'opère au niveau du quartier. Par les relations qui s'établissent au niveau du milieu social,⁴² par l'originalité intrinsèque à leur pratiques, les individus et les groupes s'évadent dans une certaine mesure des règles de la société globale. Les hommes se construisent des espaces imaginaires qui leur permettent de s'évader des contraintes de l'espace géographique et de l'espace social. Il est question de l'espace musical, de l'espace pictural, de l'espace poétique, de l'espace mythique. Il y a toute une symbolique de l'espace. La décoration des maisons et des vêtements, le dessin des jardins et l'organisation de la cour sont souvent projection de l'imaginaire dans la vie réelle. Il y a un rapport entre l'esthétique de l'espace, les comportements quotidiens et l'organisation sociale. Il y a toujours des modèles. On ne peut pas comprendre le phénomène périphérique sans revenir à l'étude des pratiques, des représentations, des besoins, des aspirations dans la vie quotidienne en liaison avec les modes de vie de la population dans un environnement donné, ainsi qu'aux mouvements, aux conflits, aux rapports sociaux de toutes sortes qui s'établissent dans la vie sociale. Dans les rapports entre les institutions⁴³ et la vie quotidienne apparaît une dynamique culturelle. La culture vécue met en question les codes institutionnalisés dans les détails de la vie quotidienne.

L'organisation de l'espace, autant dans la ville que dans la *mahala*, est une expression des structures sociales. Les marques de l'espace s'opèrent en fonction des activités culturelles, des centres de polarisation, des clichés. Dans la vie intime de la *mahala* ce sont les boutiques, les bistrotts, les maisons, les groupes de voisinage dont les images s'imposent dans l'espace social subjectif des individus et des groupes. Les objets disposés dans cet espace ont aussi un caractère symbolique. Prendre conscience d'un désir et se le représenter c'est donner naissance à une aspiration qui cherchera à son tour des appuis dans l'environnement concret.

6.3.2 Les Centres de Polarisation

Comme tout quartier qui essaie à recréer à l'échelle le cadre de la ville avec ses offres qui nourrissent le désir d'évasion de la population, les *mahalale* font la même chose. Nous avons à faire avec tout un univers cognitif peuplé de rêves et de projets, de récits et de mythes, de clichés et de "savoirs", de rumeurs et de superstitions. La *mahala* est un terrain fortement favorable à l'essor des superstitions ; il suffit une étincelle et c'est le feu. Le commérage est chez soi et l'image vaut souvent plus que ce qu'il y a derrière – ce sont les formes sans fond.

La vie de chaque *mahala* s'anime autour des centres de convergence qui polarisent l'énergie des habitants et de ceux qui n'y sont que de passage (accidentellement ou non). La nature et la qualité de ces endroits, leur aspect et leur offre sont étroitement liés au lieu d'implantation, aux préférences de la communauté visée, aux possibilités financières des clients. Quant à l'espace vécu dans les comportements quotidiens, il n'est pas rigide ; il se modifie constamment autant au niveau de l'individu qu'à celui du groupe ou même de la société.

a) *Le Bistrot, le Café et le Salon de Thé.*

La plupart des *mahalale* manquaient de tout : eau courante, égouts, illumination publique, pavements, établissements scolaires et cabinets médicaux, mais il y avait pourtant une chose qui ne leur manquait guère – les bistrots. Très connus, ils servaient même en tant que repères d'orientation spatiale, à côté des églises.

Ferentari, qui manquait de lumière dans les rues et n'avait qu'un seul puits dans tout le quartier, qui était sans médecin et sans pharmacie, comptait en 1925, pour une population de 10.000 habitants, 92 bistrots, ce qui voulait dire un pour 108 habitants ou,

"en comptant à un quart les enfants, de chaque famille, un bistrot à 27 têtes".⁴⁴

La *mahala* Tei comptait en 1924 plus de 150 bistrots qui ne manquaient pas de spectacle. Rien qu'en 1924 ont avait enregistré plus de 900 bagarres.⁴⁵ Un autre endroit pareil fut, dans les années '20, "Spânzuratu" ("Le Pendu") de Crângăși.

Il faut ajouter que les enseignes et les noms portés par ces bistrots et par les petits restaurants du quartier vaudraient par

eux même faire un sujet à part : “ A la boulette en fureur ”, “ Aux trois yeux sous la couverture ” (enseigne accompagnée par un dessin représentant le propriétaire au lit avec sa femme), “A la reine de nuit” (l'établissement se voulait aussi cabaret), “La saucisse au mètre”. Parfois ces réclames étaient rimées et conçues dans un langage argotique. On les déclamaient dans les rues, en face de l'établissement, pour inciter la clientèle.

A part les bistrotts il y avait le café et le salon de thé (“*ceainărie*”). Même si les vrais cafés étaient au centre, la périphérie – dans son désir de projeter le centre à son niveau – les avait emprunté et adapté pour satisfaire son désir d'évasion et ses besoins et pour servir les intérêts (financiers) des maîtres des établissements en cause. A la *mahala*, un café qui se respectait ne manquait pas la traditionnelle table de billard. Un bon musicien (*lăutar* tzigane) faisait augmenter la clientèle. Le café était destiné à ceux qui s'ennuyaient, qui souffraient, qui cherchaient un abri d'un instant ou l'oubli de leur solitude. Mais ils servaient surtout pour toutes sortes de jeux légaux (billard, domino, trictrac) ou non (cartes, dés), pour des affaires plus ou moins propres. Ce fut le cas des cafés comme “Le café des *cobzari*” (musiciens qui jouent à une sorte de guitare) de Dudești, situé

“ à la lisière de la boue, là où la *mahala* se perd dans la nuit ”⁴⁶

où il y avait un billard sale, des murs noircis, des lampes au pétrole et où des individus de toute sorte jouaient du domino. Ou bien comme le café “ Chez Mielu⁴⁷ ” aux alentours de la Gare du Nord (dans la *mahala* de Grivița) qui servait de camouflage à une affaire centrée sur des jeux interdits (“*barbut, barbaroasă*”) destinés à des “invités” spéciaux. La lie de la société s'y rassemblait le jour pour une partie de billard, la nuit pour jouer aux dés et pas seulement ! Tout un système de surveillance et d'alarme était mis au point. Un espace modestement meublé, simulacre d'un endroit paisible, donnait à voir des tables couvertes avec du papier, un plancher assez sale, une table de billard, un petit comptoir à côté de la porte qui donnait vers la cour. Pendant la nuit, des “gardiens” placés à la porte – où il y avait un dispositif actionnant une sonnette camouflée derrière une lithographie représentant “La bataille de Plevna” et située au-dessus du comptoir – laissaient passer les invités connaissant

la parole du lieu (des voyous et des repris de justice venus faire une partie de dés ou de cartes, jeux interdits à l'époque). Ou encore le "Café de Lazărică" (le patron, surnommé "le Baron", d'une élégance ostentatoire s'occupait aussi d'usure "sous le dos des pûtes", organisait des jeux interdits et vendait des "ponts" sûrs pour les courses aux chevaux). Les meubles de l'établissement étaient tels qu'ils ne pouvaient être transformés en adjuvant pendant les bagarres, quant à la petite table de billard (il y avait aussi une grande) elle pouvait être transformée à l'instant en table pour les jeux interdits. Perdu parmi les clients se trouvait "l'œil du patron", type musclé apte à interrompre les scandales. On y servait généralement de l'ersatz, le café véritable étant destiné aux personnages "huppés". Le patron assignait une identité innocente aux simples consommateurs de thé et de café. Mal vus, car occupant longtemps une table sans trop consommer (affaire perdante !), ils représentaient pourtant un alibi idéal aux yeux de la police, en cas de rafle. Les propriétaires de bistrot où de café étaient souvent connus pour leur désir de gagne.

" Les propriétaires de bistrot de ces endroits font une affaire meilleure que tous les autres commerçants pris ensemble. "48

Peu aimés mais recherchés et respectés, ils étaient les personnages les plus importants de la *mahala*.

Fortement marqué par la consommation d'alcool, le bistrot de *mahala* ("cârciumă") – le café aussi – abondait souvent de bagarreur, d'individus suspects, de grands buveurs. On y faisait souvent de la politique. Le propriétaire se montrait généralement intéressé par ce sujet car le chiffre de ses affaires, légales et illégales, dépendait non uniquement de ses clients mais aussi des mesures politiques et administratives, de la protection de quelqu'un "bien placé"... Mieux valait pour lui de s'avoir bien avec les notabilités, de soutenir la campagne électorale de tel ou tel candidat, de côtoyer les policiers. On offrait des verres aux gendarmes, on en offrait aux clients de la part du candidat en question, on donnait des conseils, on amorçait des débats baignés dans l'alcool; ce n'est pas l'alcool qui manquait à la *mahala*. La vérité est que l'alcool (perçu comme signe de virilité et contribuant à l'image qu'on avait de quelqu'un) était le passe

temps de ceux sortis à la misère qui, dû à l'impossibilité du pauvre de privatiser la consommation d'alcool, venaient au bistrot pour être heureux, pour accomplir une sorte de rituel d'inclusion dans la collectivité. Heureux le soir, beaucoup de buveurs se voyaient le lendemain sans le salaire reçu à la veille pendant que leurs femmes venaient pleurer aux portes du bistrot accompagnées par leurs enfants affamés, souvent battues par des maris ivres, devenus des vrais sauvages.

Le salon de thé ("*Ceainărie*") était un endroit plus paisible où l'on servait principalement du thé (il en avait beaucoup dans les *mahalale* anciennes, à population se sentant déjà urbaine, comme était le cas de la *mahala* Dudești). Ici on jouait au domino ou au trictrac tout en buvant du thé (liquide bon marché) assorti de craquelins ronds et on discutait les nouvelles issues de gazettes populaires (*Adevărul*, *Vremea*, *Tempo*), de journaux de scandale. La majorité des clients étaient des *télales* (vendeurs ambulants), des acteurs sans emploi, des petits employés.

b) *Le barbier*

Un des luxes qu'une partie des hommes se permettaient était d'aller au barbier. Pour une coupe de cheveux ou pour se raser, mais premièrement pour échanger des opinions. C'était un lieu de socialisation beaucoup plus paisible que le bistrot.

Le barbier était un des personnages respectés de la *mahala*. Il était, à côté du propriétaire de bistrot, le délégué de la *mahala*. Il savait tout le monde, il écoutait tout ce qu'on parlait dans sa boutique et parfois donnait son avis "de connaisseur". Il arrivait encore qu'il ôtât les dents malades. La manière dont il faisait réclame à son commerce témoignait de l'importance qu'il se donnait : on rencontrait des enseignes précieuses comme "A là Pompa-Dour" ou encore "Chez Figaro", qui manipulaient des renvois estropiés. On rencontrait souvent à l'entrée l'inscription "salon aseptique" ou même l'enseigne de la croix rouge. A la périphérie plus lointaine, on y trouvait la guitare aux rubans du "Figaro" local.

c) *Le Petit commerce*

Chaque *mahala* avait ses petits commerces, même si ceux-là n'arrivaient pas à satisfaire tous les besoins des habitants du

quartier. La répartition des petits commerces dans l'espace topographique de la *mahala*, et même d'une ville, suit des rythmes correspondants à l'emploi du temps des habitants de l'endroit.

L'acte de l'achat est commandé par l'espace social de la *mahala*. Il y a un certain engagement entre le vendeur et le client (nourri par le rythme des visites et par le besoin d'échanger des impressions). Entre les commerçants et les clients de la *mahala* il y avait des affinités et des tensions qui tenaient à l'ensemble de la communauté locale. S'il y avait des faits reprochés, ceux-là étaient montés en épingle et transportés par la rumeur avec une rapidité incroyable. C'est ainsi que pouvaient se créer des préjugés et une fois la réputation faite il était très difficile de la changer.

Le commerce le plus recherché c'est l'épicerie car à la *mahala* on dépense surtout pour les vivres. Le plus souvent tout ce que n'est pas à manger est considéré comme luxe. Les épiciers vendent un peu de tout et souvent on y achète à crédit ce qui est une vraie fortune. On paie le jour du salaire (si l'homme n'arrivait pas à boire tout son gagne). S'occuper de ces affaires revient aux femmes. L'épicerie est aussi un des lieux d'information et de colportage, dû à sa fréquentation par les membres de la communauté. De même la boulangerie, si séparée de l'épicerie.

Au début du siècle, la majorité des commerçants – tout d'abord les épiciers – sortaient la marchandise dans la rue, pour en faire la réclame. A cause de ça la Mairie leur avait imposé, dès 1916, une taxe (5 lei/m²) qui a augmenté au long des années (1921 – 100 lei/m²). En tant que réaction face à cette mesure – mais pas seulement – se sont imposées de plus en plus les enseignes, mais les résultats n'étaient pas toujours à s'en vanter. Surtout dans les *mahalale*:

*“ ... males peintes, dans des couleurs vives, multicolores, les unes avec des images d'hommes ou d'animaux, elles ont des dimensions qui ne tiennent compte ni de l'espace disponible sur le fronton du bâtiment, ni de l'architecture de celui-ci, mais elles sont appliquées de travers (...) produisant un effet bizarre, grotesque, d'orientalisme pur. Beaucoup d'entre elles sont faites en tôle et, après quelque temps, la peinture commence à disparaître, la tôle a rouillé et le dessin entier devient une caricature. ”*⁴⁹

Les noms donnés à ces commerces étaient parfois tout à fait ridicules dans leur snobisme (*cf. supra*).

Il y avait aussi de petits ateliers – qui jouaient souvent aussi d’habitation pour l’artisan. On y réparait toute sorte de choses : chaussures, objets ménagers, des meubles et des outils ; il s’agissait de menuisiers, de forgerons, de tonneliers.

Un phénomène typique pour la *mahala* d’autrefois étaient les *télales*, commerçants ambulants qui se servaient de la rigole en tant qu’étalage ou qui portaient leur marchandise avec eux. Bien qu’en 1925 et puis au début des années ’30, la loi ait limité ce genre de commerce :

“ Tout à l’intérieur et aucune vente au bord de la rigole .”⁵⁰

les *télales* ont pu être rencontrés encore longtemps dans les *mahalale*. A la veille de la deuxième guerre mondiale il y avait environ 8000 de tels commerçants. Ces *télales* (pour la majorité originaires d’Olténie) vendaient des légumes et des fruits, du yogourt, des produits de boulangerie, du poisson ou des volailles, des fleurs (les tziganes), du gaz ou du charbon, des journaux, des balais, de la marchandise “avec des défauts” (bas, tissus, objets ménagers), il y avait aussi les rétameurs ou les “*chivute*” (femmes tziganes qui font peindre les mur avec de la chaux à l’aide de longues brosses), porteurs, fer blancs.

Nous pouvons mentionner ici les musiciens tziganes (*lăutari*), qui se faisaient embaucher dans des bistrots et des cafés, mais aussi aux fêtes publiques ou privées (noces, baptêmes, funérailles). Un autre personnage typique était le *flaşnetar* (jouant à l’orgue de Barbarie).

Si au commencement les *télales* étaient dans leur grande majorité des gens originaires d’Oltenie ou des juifs, à partir des années ’30 les tziganes ont commencé à leur tour d’aller de porte en porte, en achetant des vieilles affaires (bouteilles vides, vêtements, chaussures) ou en les échangeant contre des divers objets ménagers. La *mahala* était un bon terrain pour cette affaire car là on essayait de tirer profit de toute chose dont on n’avait plus besoin.

L’univers sonore des *mahalale* était dominé par les cris de ces *télales* qui étaient en eux-mêmes un vrai exemple de créativité populaire.

d) *Le Marché*

Le marché n'est pas fréquenté seulement pour des raisons économiques. Il est aussi un point d'attraction de l'espace social avec une forte valeur affective. On y passe un temps considérable. C'est un lieu de rencontre, d'échange, de distraction – parfois le seul. Le marché est, pour ainsi dire, un divertissement nécessaire, une scène familière avec des personnages qui gèrent leurs rôles et qui peuvent se donner l'importance voulue. C'est une source des souvenirs qui peuplent l'univers mental des habitants des *mahalale*. Il s'agit des images communes à toute la population du quartier et qui agissent en tant qu'important facteur d'intégration.

Après 1918 le nombre des marchés a augmenté et même si la plus part d'entre eux n'étaient pas situés tout à fait à la *mahala*, ses habitants s'y rendaient souvent pour y faire des achats "bon marché" et pour apprendre des nouvelles (spécialement en ce qui concerne les femmes pour lesquelles le marché était, à côté du petit commerce, l'équivalent du bistrot et du barbier pour les hommes).

e) *Le " Marché aux puces "*

Le marché aux puces représentait un des centres d'attraction à forte tonalité affective pour la communauté des habitants des *mahalale*. Il rassemblait des vendeurs de toutes sortes installés en plein air ou dans des bâtiments vétustes (le plus connus furent ceux appelés "Taica Lazăr" et la " Halle aux vieilles affaires " de Bucarest, situés tous les deux Calea Văcărești; le dernier fut démoli en 1932). On y vendait surtout de l'occasion, parfois du neuf mais moins cher qu'ailleurs, et on y marchandait. Ça faisait le délice des clients qui avaient ainsi la possibilité de sentir le goût de la victoire remportée. Le manque de ressources faisait que les habitants de la *mahala* devaient souvent se contenter d'acheter des choses usées (meubles, objets décoratifs, outils et même vêtements ou chaussures) ou de la marchandise "bon marché".

Les étudiants pauvres vendaient souvent les livres⁵¹ dont ils n'avaient plus besoin et, dès que le printemps venait, leurs vêtements d'hiver prenaient le chemin du marché aux puces.

Les tziganes qui parcouraient les *mahalale* (mais aussi les quartiers plus aisés) en quête d'affaires dont on voulait se dispenser, façonnaient parfois un peu la marchandise achetée directement à la source pour la revendre après au marché aux puces ou à des commerçants qui y étaient vendeurs.

f) *Le "Mont-de-Piété"*

Etablissement répugné et pourtant indispensable dans une communauté qui manque toujours d'argent. A côté des usuriers, c'était le dernier espoir des malades ou des endettés menacés avec la prison.

g) *Le Bordel*

Une statistique de 1927, de la préfecture municipale, montre que Bucarest comptait alors 600 prostituées enregistrées travaillant dans les 80 bordels autorisés (dont la plupart se trouvaient dans le quartier appelé *Crucea de Piatră* ("La Croix en Pierre") – a vrai dire une *mahala* ancienne. A cela s'ajoutaient les environ 300 prostituées de rue enregistrées (sans compter les clandestines – pûtes tout simplement, serveuses dans des restaurants, artistes des bistrotts de nuit et de chantant, travailleuses à la garde-robe des grands établissements). En tout, quelques milliers de prostituées pour Bucarest.

Les protestes des habitants du voisinage sont restés à peu près sans effet en ce que concerne l'intervention de la police et des édiles. Beaucoup de ces personnages importants avaient investi ou fréquentaient ces endroits (qui étaient hiérarchisés, par rapport aux différentes catégories de clients). Les quartiers aux bordels étaient riches en tout sorte de personnages douteux : proxénètes, pûtes, commères, mendiants, bagarreurs, saute-ruisseau, petits commerçant pour lesquels les pûtes représentaient une clientèle très généreuse (en achetant des quantités de produits " d'embellissement ").

h) *La Foire ("Moşii")*

Parmi d'autres divertissements comme le cinéma (le spectacle des masses), le salon de danse ou le jardin d'été, les "Moşi" représentaient une foire spéciale tenue vers la fin du

printemps, d'une durée assez longue (qui est arrivée, au long des années, à quelques mois par an), qui était tenue dans Obor (tout près de la *mahala* Colentina). Si à l'origine la foire était liée à la commémoration des morts⁵² elle devint dans le temps un prétexte de fête, avec des orchestres populaires (*tarafuri*), des marionnettistes, des illusionnistes, des monstres et des contorsionnistes, des ours domptés et des singes, des nez en papier-maché, des distractions remportant des petits prix (tir, roue de la fortune, essai de la force, balance, ...) et, bien sûr, de la nourriture vendue dans des petits bistrots improvisés – baignettes, pop-corn, barbe-à-papa, pain d'épice, saucissons à l'ail (*patricieni*), des grils et de la bière. On y vendait à peu près tout : d'objets servant à la commémoration des morts (pots, cuillers en bois, récipients, croix en bois ou en pierre), de la nourriture, des vêtements et des chaussures, des cuiviers et des corbeilles, des instruments (flûtes, sifflets, ...). On y faisait des "photos à la minute". Le délice des enfants était les sucreries, les ballons, les fez en papier couleur et les trompettes en papier-maché. Le tout était un riche univers sonore et olfactif. L'ambiance ainsi créée transformait même les "gens sérieux" en faisant ressortir le fait que dans l'homme civilisé dort un "homme de la forêt", dont les sens s'expriment à travers des cris et des exclamations.

En 1924 les "Moși" se sont transformés dans une exposition annuelle, sans être pourtant une foire d'échantillons ; ils perdirent ainsi leur importance dans la vie de la communauté.

h) L'Église

L'endroit qui liait le plus ces gens à leurs racines était l'église qui occupait une place centrale dans la vie de la communauté. Elle réussit de préserver sa place même au moment où les idées socialistes pénétrèrent dans la masse des habitants des *mahalale*. Les rites des grands passages (naissance, mariage, mort) et la commémoration des morts, portant le poids de la tradition, rassemblaient toute la communauté dont le besoin de sacré, de purification et de réconfort était encore plus grand dû aux difficultés de l'existence quotidienne. Dieu était leur dernier espoir ; l'église le dernier appui⁵³. C'était aussi un autre lieu de rencontre.

Tous ces points d'attraction ont été des vrais centres organisateurs de la vie communautaire de la *mahala*. Ils étaient liés à des besoins et à des aspirations qui, dû aux conditions de vie de la population des périphéries, étaient très probablement vouées à ne rester que du domaine de l'imaginaire. Somme toute, le niveau de vie est celui qui détermine les pratiques sociales de l'individu, du groupe ou de la communauté.

6.3.3 Appropriation de l'Espace Subjectif

La culture ne recouvre pas seulement la vie sociale tout entière dans le travail, les échanges quotidiens, les rapports sociaux ... Elle correspond au mouvement qui permet à l'individu ou au groupe de prendre conscience de son potentiel créateur, de s'exprimer, de faire des projets. Elle est un mouvement novateur et subversif. Dans cette acception, la culture n'est vivante qu'en gardant ses capacités créatrices. Dans les *mahala* les plus misérables, dans ces groupes qui n'ont aucun droit à la parole, existe un potentiel créateur inestimable.

Tout aménagement de l'espace suppose une prise de décision, un choix entre besoins, intérêts, aspirations et valeurs, comme le pose Chombart de Lauwe. Les hommes sont mal à l'aise dans l'espace qui, même s'il est construit pour eux, ne l'est pas aussi construit par eux. L'espace leur est étranger et leur donne un sentiment d'aliénation. L'individu qui est propriétaire de sa maison⁵⁴ n'a pas les mêmes représentations ou les mêmes valeurs par rapport à l'espace habité que celui qui en est locataire. La propriété donne un certain sentiment du pouvoir, de dominance sociale (tellement nécessaire pour les démunis). L'espace construit appartenant à un autre donne le sentiment de contrainte, d'aliénation et l'individu finit par se sentir étranger dans sa propre maison.

Le processus d'appropriation de l'espace socio-géographique met en jeu des pratiques, des perceptions, des désirs, des représentations et des valeurs relatives à l'espace en question ; il met en jeu à la fois des processus cognitifs, affectifs, symboliques, esthétiques. Il fait intervenir à chaque pas une dialectique espace-codifié – espace-vécu. Il est communication. Éprouver le sentiment d'appropriation signifie aussi entrer en conflit ou se trouver en harmonie avec d'autres êtres. Les travailleurs migrants s'approprient une *mahala* par une conquête progressive, en la transformant, en leur permettant de se sentir chez eux ensemble, de retrouver leur société. Pour ce faire, ils sont confrontés à des propriétaires et des tenanciers d'hôtels meublés, à la police, à l'administration. Chacun éprouve un conflit de culture et civilisation. Le degré d'appropriation dépend du degré de possibilité d'agir plus ou moins librement.

L'appropriation de l'espace a aussi une composante esthétique – rapports de couleurs, formes, jeu des lumières, perspective – qui induit un sentiment de plaisir et de plénitude ou, par contre, de malaise et de rejet par rapport à l'espace en question. Pourtant ce comportement ne se manifeste qu'au moment ou cesse le comportement de préoccupation (*cf. supra*).

L'appropriation de la maison vient de pair avec celle de tout ce qui se trouve autour de la maison et même avec celle de la *mahala*. Dans les *mahalale* anciennes, les logements, les cours, les rues, l'église, les petits commerces, les bistrotts faisaient partie de l'espace familial. Chaque objet y était marqué par une trace affective, par un symbole. Dans ces quartiers, la mauvaise qualité des logements et l'insalubrité se trouvaient compensées par une appropriation commune et très intense de l'espace. La séparation espace privé-espace extérieur était peu marquée. L'appropriation de la rue était en même temps individuelle, commune et collective. Cela faisait que la fermeture sur soi soit mal supportée. Pour les ouvriers et, plus encore, pour les petits artisans, l'appropriation de l'espace incluait celle de l'espace atelier, avec lequel ils faisaient corps commun.

L'appropriation de l'espace, la perception des objets familiers, la relation à l'environnement proche ont une incidence dans la sensation de plaisir qui peut donner à la vie sa qualité lorsque le sujet, individu ou groupe, parvient à s'évader des contraintes ou des oppressions. Ce sont surtout les modes de compréhension mutuelle et de communication par gestes, les formes originales de langage (l'argot local), les expressions du visage, les complicités, qui sont l'expression des liens affectifs entre les travailleurs et leurs camarades d'usine ou entre les habitants d'une *mahala* qui se rencontrent au bistrot ou au marché et constituent une première forme d'identité collective. Cette identité est exactement l'objet de la quête des habitants d'une *mahala*.

6.3.4 La Symbolique

Le centre de la ville a un caractère fonctionnel et un caractère symbolique. Il signifie le lieu où l'on vit de la manière la plus intense. C'est aussi le siège du sacré (M. Eliade). Depuis toujours on a assisté à ce qu'on appelle l'attraction de la capitale (ou, faute de ça, de la grande ville de la région) :

“ S'établir à Bucarest était, dans la mentalité de beaucoup des citoyens de chez moi (Bacău, n.a.), un signe de la réalisation personnelle dans la vie, du passage à un niveau supérieur.”⁵⁵

C'est un mirage qui tend à se ritualiser :

*" Le samedi soir on sortait en ville. C'était la fête ... S'habiller bien. On allait voir les gens, prendre un verre sur une terrasse en plein air. Il y en avait beaucoup. Mais c'était cher, tu sais ! On ne le faisait pas toutes les semaines ; et les gosses, ils restaient à la maison. "*⁵⁶

Ou encore :

*" Parfois on emmenait les enfants au parc le dimanche, mais il y avait trop de gouvernantes et d'ordonnances ... Pas bien pour les gosses voir toutes ces idylles. Mais il fallait leur offrir une glace de temps en temps. (...) Ils devaient sentir qu'il y a un autre monde qui les attend, que nous nous débrouillons bien. "*⁵⁷

La maison correspond à

*"... une certaine image de la famille et de la parenté d'une société. Elle est refuge, protection, intimité. Symbole, elle est signifiant de tout un signifié personnel et social que son plan, sa forme, sa décoration laissent pressentir".*⁵⁸

C'est le premier lieu d'appropriation. La famille prend possession de l'espace intérieur, se le partage. La disposition des objets reflète les harmonies, les conflits, les dominances, les affinités et les rejets. Dans la majorité des logements situés à la *mahala*, trop petits et étroits, l'insuffisance de place rend l'appropriation difficile et conflictuelle. La proximité augmente les aspects affectifs de l'appropriation et diminue les aspects esthétiques. Les espaces réservés aux enfants, aux jeunes, aux vieux, aux parents et aux amis de passage traduisent les relations entre les générations, les possibilités financières, les désirs d'évasion et d'indépendance.

Les monuments du quartier symbolisent les différentes formes du pouvoir et marquent, en même temps, des points de repère et des pôles d'attraction ou de répulsion. Parfois l'origine de l'association se perd dans le temps. Tel fut le cas de la "Croix en pierre" qui, étrangement, devint symbole du quartier des bordels du Bucarest de l'entre-deux-guerres (*cf. supra*).

La perception des pratiques quotidiennes, la répétition des gestes, les relations aux autres, la place donnée aux objets, les itinéraires, ... est associée à divers souvenirs qui gèrent la formation d'images, plus ou moins familiales, de l'espace.

Dans l'espace construit, les objets sont disposés suivant une hiérarchie de valeurs. Ils sont porteurs de symboles ; ils évoquent un monde caché et

personnel et renvoient à l’imaginaire. Il y a aussi tout un symbolisme sexuel des objets, traduit aussi par le langage, qu’il soit verbal ou paraverbal. Quant au langage du corps, il s’impose comme fondamental dans toute culture à prédominance orale, comme est celle de la *mahala*.

“ ... Il arrive encore que, dans les couches sociales inférieures, le besoin sexuel soit stimulé par des couleurs vives, des ornements grossiers et brillants, des tatouages, ... et qu’il soit stimulé encore, à l’intérieur de la société, par les procédés de ce genre, encore qu’atténués. ”⁵⁹

A la *mahala* on aime comme à la campagne, avec beaucoup de passion et avec des “ adjuvants ” (revolver, couteau, hache). A remarquer que cette tendance dépasse les frontières nationales et s’impose en tant que manifestation primaire propre à la nature humaine.

La symbolique des noms (quartiers, rues, endroits, commerces) vient couvrir les manques et la misère par une teinte idyllique : le “Quartier de la Gaité” et le “Parc du Bonheur” (des *mahalale* pauvres de Ferentari), le “Parc Margueritte” (la fosse aux débris de Balta Albă) ne sont que des appellations ironiques qui viennent traduire le rêve d’une vie normale, un espoir transposé au niveau abstrait des noms.

Les symboles jouent pour beaucoup dans l’univers de la *mahala*, et la *mahala* même est un symbole. La communauté en a fait son “bouc émissaire” pour permettre aux “ bons citoyens ” de se définir. Au long des années on a assisté à un glissement sémantique du terme *mahala*, à travers des métaphores, qui s’est manifesté par un passage rapide du détail au général, de la description géographique au jugement de valeur, à une acceptation dynamique – le principe de la marginalité.

6.3.5 Les Relations. Une Vie Difficile.

“ Ce qu’on appelle d’un terme symbolique la banlieue, c’est (...) cette zone de grande incertitude (...) où les gens ne savent pas s’ils vont tomber du côté des *in* ou (...) des *out*. ”⁶⁰

La conscience d’appartenance à une *mahala* (donc à une paroisse) persiste long après le commencement du XXème siècle (chez les écrivains, la *mahala* où ils étaient nés, apparaît comme repère important dans la majorité des mémoires ou de leurs autres écrits). A mentionner que chez les habitants du quartier (de la *mahala*) se manifeste même une persistance des repères spatiaux et de réception des anciennes paroisses (*mahalale*).

Quand les revenus sont faibles et la vie est chère, chaque sou compte. Cela fait qu'on n'attend pas toujours l'âge légal pour travailler. Généralement, les études sont abandonnées assez tôt. Beaucoup savent à peine lire et écrire. La journée est longue et la semaine finit parfois le dimanche. Il n'y avait pas de temps pour se reposer proprement, ni pour se soigner. La tuberculose qu'on soigne parfois à coup de "petits rhums" s'est installée là. Les quelques rapports existants constatent cette mauvaise santé générale : mauvaise vue, malformations, séquelles de blessures, anémie, malnutrition, tuberculose.

La réputation du quartier joue pour beaucoup. Pauvreté, saleté, morbidité sont soulignés et associés à la présence d'une certaine catégorie perçue comme dangereuse et dont les traits sont assignés à toute la population de la *mahala* en question. Certes, beaucoup de *mahalale* ne sont pas un séjour enchanteur et certains habitants s'en iront peupler les colonies pénitentiaires ou les caves de la gendarmerie. Habiter là, c'est forcément avoir affaire à cette réputation poisseuse⁶¹. Ce discrédit va renforcer encore, pour eux, la dureté des choses. Comment, dès lors, trouver ici sa dignité ?

Pourtant, les taudis abritent aussi l'honnêteté la plus scrupuleuse. Certains arborent les vertus ouvrières. D'autres suivent les chemins de l'ironie. On glisse, aussi, vers le renoncement ou la révolte. Mais, comme en une hésitation, des "honnêtes gens" font des entorses à la morale car, face aux infortunes de leur sort, ils veulent à tout prix assurer l'avenir, tandis que des "durs" tiennent à des signes de probité.

Les "gens bien" supportent mal la cohabitation avec ceux qu'ils nomment "la racaille" ou la "clique". La réputation de la *mahala* les accable terriblement. Certains se refusent à "fréquenter" dans le quartier. Quelques fois on se plaint aux services d'hygiène, on témoigne dans des enquêtes de police. Dénoncer et condamner, c'est protester de sa propre droiture, mais c'est aussi se protéger contre les rigueurs d'un quartier où les conflits ne sont pas rares. Pour ces gens, l'intérieur doit montrer l'équilibre et la stabilité conquise. Plein d'objets décoratifs et de photos de famille. Au moins l'apparence de la qualité ; le kitsch abonde⁶². On nettoie de manière exagérée, on chasse tout insecte, on se tient à l'écart des zones dangereuses. Les enfants sont surveillés "comme le lait sur le feu". Parfois, c'est en "votant ouvrier" que les "gens bien" expriment leur identité et leur résistance.

Il y a des autres qui font de leur vie "un règlement de compte quotidien" dont la criminalité n'est que un des aspects. La violence n'est pas le fait

de tous mais hante la *mahala*. On joue du couteau, même du revolver si l'on en a un. Les emportements abondent dans les cercles intimes, dans la famille. Il arrive que les enfants soient brutalisés et envoyés mendier. Mais le plus souvent il s'agit de disputes entre clients et commerçants, patrons et employés, propriétaires et locataires. Des discordes entre voisins peuvent tourner " au vinaigre ", on s'assomme même de temps en temps.

Parfois les roueries n'ont d'autre but que de se moquer du monde. Des jeunes adoptent une conduite protestataire. Le sentiment de toute injustice est très fort. On cherche dans son destin des escapades, des échappées belles – les bals de fin de la semaine, les filles, les jeux de cartes ou de dè, parfois le centre-ville et les taxis, le verre bue à côté d'un ami, l'aventure. Il arrive souvent que la femme attende la paye laissée " bien de fois ", le vendredi, à la " passe ". On est vite engrené, acomptes, dettes au bistrot ou à l'épicerie menacent l'existence de jour au jour. On prend le chemin du Mont-de-Piété ; parfois il ne reste ni même celui-ci. L'alcool est omniprésent. Derrière l'embellie des " petites verres " il y a la ruine de l'organisme et de la raison, la cassure. Les suicides ne manquent pas. On est frappé, on frappe autour de soi, on se frappe soi-même.

La lutte pour la survie pousse les gens à trouver de solutions plus ou moins ingénieuses. On glisse vers l'illégalité. Il y a dans la *mahala* des " maquereaux " qui ne " bossent jamais ", mais portent costume. Ils se tatouent, admirent les classes dangereuses. La contrebande est une solution possible. Le proxénitisme une autre. Les filles soumises monnaient leurs charmes aux alentours. On peut aller jusqu'à ouvrir un bordel, mais alors mieux vaut le faire dans un autre quartier que celui qu'on habite.

Pour l'argotier, le travail c'est aussi le " chagrin ". Quelques uns ne travaillent que contraints et forcés, ne s'y tiennent pas. On " bricole ", on " biffe " un peu ; on se débrouille d'une manière ou d'une autre.

Gagner un peu de confort, améliorer l'ordinaire c'est ici savoir saisir l'occasion qui passe. On s'y fait, on improvise. Malgré tout, le temps et les gestes de tous les jours enchantent les taudis servant d'habitation à la population des *mahalale*⁶³. Les solidarités nécessaires prennent des formes diverses. Ce sont les bonnes relations entre voisins, les affinités des familles, des sexes ou des âges, des métiers ou des origines. Rares sont les habitants appartenant à un réseau exclusif. Les liaisons entre les habitants constituent un véritable réseau d'attaches et les lient à leur espace de vie en faisant la solidité de l'ancrage.

La société de la *mahala* est tout d'abord une société de proximité : sa " maison ", son " coin de passage ". La précarité du privé – due à

l'emplacement spatial des logements et aux relations existantes entre les habitants de la *mahala* – menace l'intimité et impose la nécessité des ajustements (*cf. supra*). La vie privée existe, mais on est poussé dehors où il y a les cabinets, l'eau, les autres. Les rencontres sont quotidiennes. On " cause " sur le pas de la porte, d'une fenêtre à l'autre, d'une maison à l'autre, au bistrot tout comme au marché. L'étroitesse rapproche ; le foyer s'ouvre, le voisin a souvent " entrée libre " , les femmes partagent le " petit café " rituel et bavardent. Le " devant-chez-soi " est un autre " chez-soi ". Les nuits caniculaires on s'installe dehors pour dormir. La cour vient prolonger la maison tout comme la rue vient prolonger la cour.

On s'entraide aussi. L'attention et la prévenance s'exercent tout d'abord autour des enfants. Les femmes se soutiennent dans les tâches domestiques. Grâce à leur parenté ou à leur amitié serrée les hommes ont plus de chances à trouver du travail. Il arrive qu'on nourrisse et on vête les plus démunis. Les vieux bénéficient eux aussi de cette solidarité. Dans son coin on est connu. La famille et les voisins facilitent les choses face à la dureté de la vie. Les rapports avec le propriétaire ont une grande importance. Même si la concorde ne règne pas, la connaissance de l'autre peut atténuer les différends. Ce sont la solidarité et la chaleur qui règne dans ces espaces partagés et pleins de manques qui font principalement le sentiment d'appartenir à une communauté bien définie – c'est la *mahala* en tant que groupe humain.

Dans ces quartiers il y avait une structure hiérarchique incipiente, une " aristocratie " héréditaire considérée comme étant là dès le début⁶⁴. Il y avait les plus fortunés – ascension sociale quelconque, mariage bien choisi, un peu plus d'argent, une belle maison – les notabilités du quartier (prêtre, enseignant, propriétaire de bistrot ou de bordel, barbier, épicier, aubergiste, officier, ...) mais aussi ceux méprisés – les ivrognes, les fous, les vieilles-filles ou les filles mères, les étrangers. Les surnoms marquent les lignées et l'histoire du lieu.

Les pratiques matrimoniales montrent la présence sur place de la famille. Beaucoup restent sur place. L'origine des maris est un indice important dans l'analyse de la communauté. L'endogamie est un phénomène très présent, qui forge des réseaux de parenté dans le quartier – maris, témoins au mariage, parrains des enfants. On succède à ses parents lors d'un décès ou d'un départ. On le fait pour le bien mais aussi pour le mal, pour le peu qu'on pourrait hériter et pour les dettes.

A la *mahala*, la famille est un modèle pour la vie sociale qu'on élargit à d'autres niveaux. Au bout d'un certain temps, les voisins font partie de

la famille. Les hommes sont “ potes d'enfance ”, collègues d'école, se sont connus adolescents, ont fait la cour à la même fille, ont eu des bagarres. La proximité favorise la durée. Ils se retrouvent dans le bistrot du coin. On vient au bistrot pour boire ou seulement pour voir et entendre. Les voisins se mêlent aux habitués et les bistrots jouent en tant que lieux de fusion. On y boit, on y parle, on y joue : aux cartes, aux dominos, aux dés ... Dans la rue ils jouent et parlent encore. Les terrains vagues (*maidane*) leur servent de terrains sportifs mais aussi de lieux de règlement des comptes. Ce sont ces amitiés qui, à leur tour, favorisent l'endogamie de groupe : on épouse la soeur ou la fille du copain.

L'horizon des femmes, au moins quand elles ne travaillent pas en dehors du quartier (le travail domestique les accable), c'est le voisinage et la famille. Leurs parcours les mènent de lieux domestiques en lieux domestiques : marché, petits commerces, église, école, bistrot – pour y chercher leur mari. Se croisant sans cesse elles s'approprient aussi les lieux. Parfois elles arrivent à avoir plus de connaissances dans la *mahala* que leurs maris. Dans les petites épiceries, au marché ou même dans la rue c'est le “ cancan ”. Se disent là des nouvelles qui, courant les rues, viennent aux oreilles des maris, des voisins ...

Les enfants de la *mahala* prennent très tôt connaissance des réalités de la vie ; ça les durcit, parfois leur coupe les ailes et leur trace la destinée, d'autres fois ça les fait serrer leurs dents pour arriver là où ils veulent, pour s'en sortir du taudis. C'est dans cette réalité que les enfants construisent leur monde. Le travail les endurecit. Ils font les courses, les petites corvées quotidiennes leur appartiennent, ils gardent leurs soeurs et frères cadets, souvent ils travaillent aussi ...⁶⁵ Ils jouent dans la poussière ou dans les terrains vagues, ils s'y bagarrent, ils y rêvent... Ils connaissent les secrets, rapprochent leurs parents. A l'école ils sont le plus souvent catalogués d'avance. Ils la fréquentent à peine, mais c'est le plus souvent à cause des tâches qu'ils doivent remplir à la maison, aux manques (nourriture, vêtements), aux frustrations ressenties. Ils ont déjà assimilé les données fondamentales de leur sous-culture fait qui les handicape psychologiquement. Ceux qui veulent apprendre luttent pour surmonter toutes les difficultés ; beaucoup sont vaincus mais il y a aussi ceux qui réussissent et qui font “ l'histoire ” du quartier.

6.3.6 Les Relations Affectives

Si les réseaux d'attaches font la *mahala*, les plaisirs et les idéaux sont aussi présents et permettent de l'habiter. Il y a un besoin profond de héros,

d'une mythologie. Il arrive que les gens parlent, contre toute évidence, de "grande famille" et de "mahala chérie". Il y a des lieux maudits tout comme il y a des endroits spéciaux : une icône accomplissant des miracles, une sorcière, une tzigane qui lit le futur dans les grains, les lignes de la main, le café ou les cartes (Mafalda la voyante ou Lisabona la sorcière, habitant Calea Griviței, ne sont que deux exemples de ces bonnes psychologues des années 1910-1920 qui vendaient les illusions à "40 sous la séance"). On force des traits et on revendique un certain honneur rebelle qui s'appuie sur la mauvaise réputation. Les *haimanale* (voyous) de Grant et des autres *mahalale* protègent leur territoire et se bagarrent avec d'autres groupes pareils, mais sont de vrais chevaliers en ce qui concerne les femmes. Malheur à l'étranger qui viendrait chercher noise ou draguer une fille de leur quartier. On lui "cassera la figure". Ils ont même des habits distinctifs. Souvent les flics ne rentrent pas dans la *mahala* ou, s'ils le font, ils viennent en grand nombre et font abus de la violence. Il y a toute une histoire formée de récits – récits de victoire, récits d'amour, récits de ruse, récits terribles. Quelques uns on le connaît dès l'enfance. Les conteurs, souvent les vieux ou les *lăutari* (cf. *supra*), vrais chroniqueurs de la *mahala* racontent la vie ici, sa dureté ; mais ils l'enjolivent. Ce partage d'une fiction est aussi partage d'une vérité collective. Ces histoires donnent un mode d'emploi de la misère, consolent, aident la quête des chemins de la dignité. Constituant une mémoire elles rendent la *mahala* plus hospitalière.

Les sobriquets sont gardés parfois toute la vie – ils témoignent d'un passé dans le quartier. L'argot est un code inaccessible à tout individu manquant l'expérience de la *mahala*. Parfois même venant d'une autre *mahala* on se trouve face à un langage inintelligible. Il y a un vrai culte de la force physique. Les farceurs eux aussi sont à grand prix. Il y a les forts, les drôles, les bricoleurs. La causerie et l'humour sont très appréciés. "Gens bien" ou voyous, l'estime locale leur importe. La musique les touche et fait que les musiciens tziganes (*lăutari*) sont présents à tout événement (mariage, baptême, funérailles, fête), qu'ils jouent souvent dans les restaurants et les bistrotts du quartier. On préfère les romances, les chants touchants, mélancoliques – de "*inimă albastră*"; les chants obscènes sont fortement goûtés. On chante à l'oreille du spectateur. On chante la bravoure des héros de la *mahala*. Les cérémonies viennent surmonter les divergences et rassembler les gens. Le plus grand unificateur c'est l'enterrement. On visite la famille, on veille parfois sans être un proche. La mort concilie et agrège ; elle accomplit la *mahala* telle qu'on la rêve – unie dans tous ses aspects, élevée au-dessus des misères quotidiennes.

On prend des libertés quand on est pauvre. Beaucoup apprécient le relâchement des normes et se servent de tout ce qui pourrait leur faciliter l'existence. On trouve des solutions de vie qui ne manquent ni de pertinence ni de richesse. L'identité se nourrit de l'environnement concédé : son voisinage, sa rue, sa *mahala* sont des " habits en pierre ". Les vrais témoins sont des gens de longue résidence, des enracinés; il y a aussi les autres, les gens de passage, ceux qui acceptent la *mahala* faute d'autre chose et qui la fuient dès qu'ils ont l'occasion. Ce sont des étudiants, des professeurs, des locataires paupérisés qui avaient connu un autre mode de vie.

La banlieue, si beaucoup l'ignorent, beaucoup la fréquente : pour une commande, pour un travail de quelque jours – on y trouve de manoeuvre très bon marché, pour le plaisir d'une variation, pour ses bistrotts ou pour ses bordels ...

7. Somme Toute, la Connotation Péjorative.

Les Clichés : le Ridicule et le Danger.

" Dans l'indifférence coupable de notre génération envers tout ce qui n'est pas luxe et singerie de l'Occident, indifférence qui détruit l'originalité locale, on se dépouille de tout ce qui a été cher à ses parents, avec une insouciance qui mériterait la punition. "

Henri Stahl

Les connotations péjoratives accompagnent la famille lexicale des mots banlieue et faubourg. Le terme roumain *mahala* n'est épargné non plus. Depuis quand date cette imagerie noire ? Pourquoi ce mépris pour les quartiers périphériques ? D'où vient-il ? Qui l'éprouve ? Est-il justifié et dans quelle mesure ?

Ici intervient la manipulation des stéréotypes. Ceux-ci ont une fonction sociologique ; ils se rassemblent dans un système de différences définies socialement et gèrent la perception de soi et d'autrui. Le langage quotidien les emploie souvent pour nommer, en les mutilant, des réalités diverses. Les mots deviennent clichés car, une circulation trop grande les laisse sans la valeur notionnelle qui leur était propre. Nous pouvons aller jusqu'au

dire que la possibilité d'emploi d'un mot est inversement proportionnelle avec sa rigueur notionnelle. Tout domaine est touché par la stéréotypie et par le cliché favorisant le glissement vers les connotations péjoratives. Par sa spécificité, la *mahala* se constitue en domaine propice.

Les racines doivent être cherchées là où Paul Barbaneagră décelait le tragisme de la condition de "*mahalagiu*"⁶⁶ :

"...nous sommes un peuple de paysans (...) parce que notre identité ne peut pas être jugée ni par rapport aux grands intellectuels, ni par rapport aux mahalagii, mais par rapport au paysan roumain. Mais le paysan roumain a été arraché à son univers, a été privé de la terre et chassé en ville pour nourrir une industrialisation bête. Le paysan a été poussé dans la posture de mahalagiu (...) Pourquoi la posture de mahalagiu est tragique ? Parce que c'est un être sans identité. Sans identité nationale, sans identité culturelle, sans calendrier, ce qui veut dire que je le situe entre l'objet et l'animal. "

Les métaphores généralement employées par les autres quand ils se réfèrent à l'univers périphérique de la *mahala* sont des métaphores de la maladie (voir : monde malade, peste, pourriture) et du sordide, du gigantisme (abus de superlatifs) et de la sauvagerie (voir : barbare, déshérité, abandonné, horde, clan). Ce sont des images de la dévalorisation qui opèrent un marquage des lieux, des stigmates.

"Chacun à la possibilité de gérer ou de manipuler des stigmates que ce soient les siens propres ou des autres "

souligne Goffman tout en statuant la maniabilité des stigmates. Ceux-ci peuvent être des stigmates physiques, des stigmates liés à un comportement jugé "asocial" (folie, délinquance) ou des stigmates tribaux (appliqués à un groupe déterminé). Or, quel que soit le qualificatif ainsi assigné, il confère à son porteur une identité sociale dévalorisée. A un tel étiquetage public, les habitants répliquent par un classement privé, qui infirme celui d'autrui (médiats ou personnes physiques). Ils essaient de mettre en évidence l'injustice faite mais il est à peu près impossible de lutter contre le symbolique urbain et social. Il s'agit d'une imagerie sociale car, à un moment donné, la société avait construit plus ou moins arbitrairement, mais sur une base matérielle, des problèmes – la délinquance, la violence, la pauvreté, le vagabondage, l'immoralité, et c'est autour de ceux-là que jouent et se cristallisent des enjeux sociaux et politiques qui se figent dans des scénarios et des stéréotypes.

L'image de la *mahala* inclut des perceptions négatives léguées par l'histoire lointaine des barrières et par l'histoire récente des périphéries. Celles-ci renvoient à une indétermination de l'espace, à un stigmate de la

laideur, à la carence de l'équipement, à l'imposture, à la rareté des lieux de la mémoire ; tout pour contraster avec la vie du centre, perçue comme ordonnée.

7.1 *Le Ridicule*

"La mahala, on s'en foutait. On était bucarestois"⁶⁷

Dans son article "Prilej de îndoială"⁶⁸ (Occasion de doutes), Henri Stahl faisait la distinction entre caractère paysan et goujaterie. Et, comme couronnant les deux, il y avait le style "national" qui provenait d'un snobisme de la ville en ce qui concerne la réalité culturelle paysanne qui lui était, en fait, inconnue. Si le caractère paysan se situait à la campagne et était représenté par une culture anonyme, venant de toute la société, la goujaterie était à trouver à la périphérie des villes, là où se faisait l'échange entre les cultures – autrement dit à la *mahala*. L'imposition d'une culture dominante risque, à travers les rapports inégaux instaurés, de détruire progressivement la culture de base du peuple. Il y a des modèles. Les ruraux qui viennent à la ville attirés par la création d'emplois et par l'espoir d'une vie meilleure, sont amenés à adopter eux aussi le modèle des classes aisées, s'ils ne veulent pas être traités à jamais comme des provinciaux et des êtres inférieures. Mais ces modèles ne sont pas toujours proprement assimilés. C'est une confrontation face à laquelle ils sont pratiquement démunis.

Le goujat⁶⁹ est celui qui adopte un modèle qu'il n'arrive pas à assimiler de manière organique. Le mot s'est figé en signifiant le comportement typique de l'habitant par excellence de la *mahala* – vulgaire, rustre, grossier. Il fait preuve d'un profond ressentiment en ce qui concerne l'échec et cherche à réduire le monde à lui-même. Autrement dit, il manque de courage pour s'accepter tel qu'il est. En oubliant ses origines rurales, il essaie de détruire ou de rendre dérisoire tout ce qui lui est inaccessible et nourrit des complexes d'infériorité (par rapport au centre qui est "plein de parvenus") et des complexes de supériorité (par rapport aux paysans et aux bergers, qu'il nomme "*mârlani, țopârlani*").

Au commencement, quand *mitocan* n'était pas un appellatif stigmatisant et désignait uniquement quelqu'un de la périphérie, ces gens connaissaient leur place. Même quand ils sortaient en ville, il ne cherchaient pas se mêler à la haute société. Ils se promenaient boulevard Elisabeta et non boulevard Brătianu – préféré par la classe aisée.⁷⁰

A la *mahala*, ceux qui arrivaient à s'élever au-dessus des soucis du lendemain, qui avaient un surplus qui pouvait être investi, ne tardaient pas à se conformer aux modèles des classes urbaines aisées (voir : les vêtements, les manières, les objets décoratifs). Le plus loin, l'individu ancré dans la culture périphérique des *mahalale*, le plus illusoire, l'image ainsi créée. Au niveau des images, la *mahala* a toujours été un monde des apparences exhibant d'une manière ostentatoire la fierté d'être bucarestois.

Les habitants de la périphérie tendent à imiter les hautes classes mais n'arrivent à le faire qu'en partie. Les uns portent, à l'occasion des " sorties en ville ", un pantalon de toile et une chemise rustique avec une jaquette, d'autres arborent des cravates flamboyantes, des gilets de fantaisie, avec des vêtements élimés et pauvres, des souliers rapiécés. Les jeunes arborent des souliers vernis avec des vêtements noirs à coupe vieillie, les filles s'habillent " à la Parisienne " mais l'assortiment des couleurs est plus ou moins désastreux, les femmes combinent chaotiquement des tissus et des couleurs, font abus de pierres étincelantes et de perles fausses. Plus ... plus on veut nier son origine et paraître ce qu'on ne l'est pas, plus on touche le ridicule. Quoi qu'ils vêtent, ces commerçants de deuxième classe et ces employés n'ont jamais l'air de ceux du " high-life ". Le manque d'éducation et de manières, une esthétique à forte caractéristique rurale, ne disparaissent pas d'un jour à l'autre et l'assimilation incomplète est plus qu'évidente.

C'est cette tendance qui a été prise en tant que caractéristique pour la *mahala* roumaine, pour ses habitants. Or, l'imposture dans la condition sociale a toujours existé mais, une fois la migration provinciale accentuée et due aux possibilités théoriques de promotion sociale et aux tentations d'une vie mondaine, elle a pris des dimensions nouvelles. L'augmentation de la population, le contact avec les habitants du centre, la comparaison entre la misère des *mahalale* et le luxe du centre, les droits électoraux, la politique ont transformé au long du temps les paysans plaisants dans les *mitocani* (cf. *supra*) de l'entre-deux-guerres. Ces ruraux aux vices d'habitants de la cité arborent la timidité et l'humilité du paysan jointe à l'envie et à l'insolence de celui de la ville, s'habillent de manière " allemande " et paysanne à la fois et ont un langage assorti, abondant de néologismes estropiés. L'ostentation dans se montrer sous une identité fausse a couvert de ridicule toute une couche sociale.

Vint se superposer à l'image de la *mahala*, l'image superficielle et à connotations péjoratives de la bohème – des charlatans et des individus rongés de vices, de la débauche et de la misère, des guenilles, de la promiscuité et de la maladie, vagabondage, rejet des règles, insouciance,

dettes, pauvreté. On peut retrouver ici une teinte d'exotisme, comme tout ce qui s'oppose à ce qu'est enraciné dans le quotidien.

En même temps, c'était la ville qui, dans son désir d'occidentalisation à tout prix, niait ses origines rurales et méprisait les renvois à la paysannerie. On voulait oublier la *mahala* qui était, même par son nom, un quartier du passé rural déjà perçu en tant que primitif. Ceux qui adoptaient cette attitude étaient exactement ceux qui, ayant atteint un certain niveau de vie, n'arrivaient pas à oublier leurs origines paysannes. Le complexe de l'illettré avait marqué à jamais la mentalité de l'ex-paysan.

7.2 Le Danger

“ La mauvaise réputation des lieux exclut bien plus que la misère. ”

François Dubet

La peur des *mahalale* a des repères qui tiennent de l'histoire des bandes de criminels, des agresseurs et des voleurs, des ténèbres qui enveloppent la périphérie, de la misère et du manque de civilité urbaine. On a opéré une généralisation à toutes la *mahala* des clichés formés en un nombre réduit de lieux au cours de brefs épisodes critiques. Il s'agit là d'un processus irrationnel de perception de la réalité des quartiers périphériques. En fait l'accent mis sur ce conflit centre/périphérie donnait dimension spatiale à la tension sociale existante, à l'incertitude en ce qui concerne le devenir dans cette période d'essor et de montée de la menace de guerre.

Le principal danger de l'état d'anomie dans lequel les habitants des *mahalale*, ne se sentant pas encore assimilés à la ville, n'arrivaient plus à se construire des systèmes de représentations et de valeurs cohérentes était la possibilité donnée à des groupes, restreints mais efficaces, de provoquer la peur par la violence et de susciter une désorganisation sociale qui les fait se sentir puissants. La lie de la société avait fait son nid au cœur de quelques *mahalale*, s'emparant des bistrots, des cafés ou des bordels (cf. *supra*). Des voleurs, des tricheurs, des escrocs ou des criminels terrorisaient non seulement la ville mais aussi les périphéries. Parmi eux se nombraient aussi les vrais héros des *mahalale* qui, quoi qu'ils fassent, ne touchaient point à leur quartier, qu'ils aimaient plus que la liberté. Ceux-là sont entrés dans l'histoire de la *mahala*, à travers de récits à valeur parfois mythique.

Des jeunes en crise d'identité provoquaient à leur tour tous ceux qu'ils croisaient. Réunis en bandes, ils faisaient du " discrédit moral " une dignité et refusaient toute norme. Leur identité – vouée au stigmate – se construisait en marge des normes générales de la société.

Jointe à l'aspect déplorable de la majorité des *mahalale*, l'existence des ces individus et groupes (pas tous vraiment dangereux) a donné naissance à un autre cliché : celui de la *mahala* pourrie dont les habitants sont tous des infracteurs manifestes ou potentiels.

8. Pour Conclure

La banlieue pauvre fut simplement *un* des territoires de la misère urbaine de l'époque et témoigne du même mode de vie populaire fait de violence et de profonde entre aide.

Ce qui devrait être une conclusion n'est en fait qu'une ouverture, car on est bien loin d'avoir épuisé le sujet. Ce que nous sommes parvenus à faire c'est de tracer les grandes lignes d'une recherche qui ne tardera sans doute pas de venir – le matériel disponible est trop éparpillé et peu précis pour pouvoir le saisir dans sa totalité et dans la complexité qui lui est propre. Il y a beaucoup d'aspects qui nécessitent une approche de nature quantitative avant de pouvoir passer à une analyse qualitative. Des causes objectives (impossibilité d'accéder des documents jouant d'un régime spécial ou des archives en train de se réorganiser) ont fait que nous n'avons pas pu raffiner plus notre analyse ni joindre les images qui auraient dû illustrer notre démarche.

Les ruraux qui avaient bâti les *mahalale* périphériques étaient portés par une grande aspiration à l'ascension sociale. En quittant leur champ pour devenir ouvriers ils s'installèrent à la lisière de la ville et furent en général contents qu'on y construisait quoi qu'il fût. Dans leur aspiration au changement et au progrès ils devinrent socialistes et communistes. La prochaine étape vers le centre-ville devait être accomplie par leurs enfants dont l'éducation aurait dû être plus poussée. Mais elle n'a pas eu lieu. Dans la plupart de cas, ni leur vie, ni l'éducation des enfants, ni les perspectives ne venaient à la rencontre des attentes. D'ici le désarroi, la révolte, l'agressivité, la résignation, l'abandon, la crise, l'imposture, le

dérisoire – des réactions face à une réalité qui leur échappait et au stigmaté qui les agenouillait.

Le langage sur les banlieues amalgame généralement des références spatiales et sociales tout en désignant une zone d'ombre, un espace enfoui ou refoulé de la société aux contours d'autant plus flous qu'on s'en approche : c'est l'étranger, la lie, le mal, le lieu des générations perdues. Pourtant il y a, en deçà de cette symbolique du stigmaté et du rejet, une réalité variée faite d'ombres mais aussi de lumières. C'est ce que nous espérons avoir pu montrer – qu'en dépit des conditions dures d'existence, il y avait à la périphérie un monde plein d'humanité qui, avec sa mentalité ni tout à fait paysanne ni urbaine, créait une sous-culture témoignant d'une vie sociale riche en symboles, en preuves de solidarité, en aspirations et déceptions, en tourments. Un monde qui mériterait beaucoup plus d'attention et que la société avait transformé en bouc émissaire.

NOTES

1. La banlieue de Bucarest ne ressemble guère à la banlieue parisienne du point de vue administratif et juridique. Elle ne réunit pas des villes et des communes administrativement autonomes. Il y a bien sûr, les anciennes communes suburbaines unies à la ville en 1927 (Grivița, Militari, Dudești-Cioplea, Colentina, Tei, Pipera, Băneasa, Pantelimon, Roșu), mais les plus représentatifs pour ce que signifie la banlieue roumaine sont les quartiers périphériques – bâtis parfois sur un noyau villageois ancien (Deluța, Berceni, Floreasca) – où les traces rurales s’entremêlent aux éléments urbains autant au niveau de l’environnement bâti qu’au niveau des mentalités.
2. Dana Harhoiu, *București, un oraș între Orient și Occident*, București, 1997, p.17.
3. Paul Morand, *Bucarest*, Paris, Plon 1990.
4. Voir Sanda Voiculescu, “ Parohia spațiu de agregare religioasă, socială și urbanistică ”, *Bucureștiul – Secolul XX* 4-5-6/1997, pp. 146-153.
5. P.V., retraité (ancien travailleur CFR), 67 ans, habitant depuis l’enfance dans le quartier Grivița. Au long de notre travail de recherche, nous avons interviewé des personnes ayant vécu dans des *mahalale* bucarestoises avant la deuxième guerre mondiale. Il s’agit de personnes à la retraite ou des femmes au foyer, tous âgés de plus de 65 ans. Les interviews ont porté sur la vie quotidienne de la *mahala*, sur les relations entre les habitants, sur la perception de soi et d’autrui, sur les symboles, sur l’aspect des lieux et des logements, sur des problèmes existentes à l’époque. Ils ont apporté des informations utiles qui ont beaucoup aidé notre analyse du phénomène périphérique.
6. Ces artères étaient nommées *Cale* ou *Șosea*: Calea Griviței, Calea 13 Septembrie, Calea Rahovei, Șoseaua Măgurele, Șoseaua Giurgiului, Calea Dudești, Șoseaua Colentinei, Șoseaua Băneasa.
7. La ceinture reconnue par l’administration suivait le tracé: Șoseaua Bonaparte, Șoseaua Ștefan cel Mare, Șoseaua Mihai Bravu, Calea Dudești, Șoseaua Olteniței, Șoseaua Viilor, str. Petre Ispirescu, Drumul Sării, Șoseaua Grozăvești, Șoseaua Basarab.
8. Gh. Vîrtosu, *Locuințele pentru populația nevoiașă și problema comasărilor București*, n.d., cité par Al.Cebuc (1964), p.102.
9. Archive Centrale de la Mairie de Bucarest, dos. 10/1945.
10. *Dimineața*, XIX (1922), nr.5637, p.4 (la citation se réfère à la rue Pieptănari où il y avait une seule fontaine pour 2.000 habitants).
11. I. Stein, 89 ans, ancien habitant de Calea Văcărești. Fils d’un tailleur, il devint professeur de mathématiques.
12. Tudor Arghezi, *Gazeta Municipală* VII, 1938, nr. 341.
13. *Maidan* (en roumain) – terrain sans constructions situé d’une part ou/et de l’autre des artères de circulation, au delà des maisons et qui constituait un trait spécifique du réseau des rues bucarestoises

14. Le désir d'une habitation décente séparant, si possible, le lieu à coucher des enfants de celui des parents, faisait que la dimension du logement était plus importante que l'existence d'un WC privé ou que l'aspect.
15. On y couchait dans des conditions précaires, à 5 lei par nuit pour un lit. La zone Obor était pleine de ce type de "maisons". Voir *Dimineața*, XXIX, 1933, nr.9326, p.13.
16. Dr. S. Irimescu, cité dans *Le secteur Vert. 1926-1936*, Mairie du secteur IV Vert, Bucarest.
17. En 1927, il y avait seulement 30.000 places dans les établissements scolaires de Bucarest (40.000 si on considère aussi les minorités) pour une population scolaire de 53.734 enfants (entre 5 et 18 ans).
18. Dem I. Dobrescu, *Gazeta Municipală* II, 1933, nr. 84.
19. Après 1918 il y avait environ 3 – 4.000 nouveaux bâtiments par an.
20. La ligne des forts était marquée à l'époque par les points Chitila, Mogoșoia, Otopeni, Tunari, Ștefănești, Afumați et Jilava.
21. Si en 1930 les personnes nées à Bucarest représentaient 40.8% de la population totale de la capitale, le recensement de 1941 ne comptait que 30.6%. Les ressortissants de Oltenia, Muntenia et de Dobrogea représentaient 12.8% de ces nouveau-venus, ceux de Transylvanie 12.8% ; par contraste, ceux originaires du département de Ilfov (qui entourait la ville) ne représentaient que 4.8%.
22. Les ouvriers des entreprises manquaient de protection, d'assistance médicale et étaient mal rétribués.
23. Quand il ne s'agissait pas d'éléments du costume populaire, les femmes pourraient souvent être vues, même dans la rue, en robe de chambre et en pantoufles, les hommes torse nu où en caleçons.
24. Avec leur fronton large au long de la cour. La vigne est dirigée de la même manière.
25. La cour – clôture symbolique car bien basse, ferme l'accès en offrant en même temps au regards la partie de jardin prévue comme spectacle.
26. Aux motifs folkloriques ou aux scènes orientales, les tapis cachent souvent les traces d'humidité des murs.
27. Henri Stahl, *Bucureștii ce se duc*, Vălenii de Munte, 1910, p. 123.
28. *Ibidem*, p. 124.
29. Le terme "grant" qui intervient dans cette syntagme qui se veut uné réaction au stygmate, vient du nom de la mahala Grant, qui se trouvait tout près de la voie ferrée et était perçue de manière fortement négative.
30. Serge Paugan, *La disqualification sociale*, P.U.F., 1991.
31. C'est la marginalité qui donne naissance à une culture parallèle (une contre-culture) or, la condition fondamentale des mahalale est la marginalité, non pas l'exclusion qui, même si les touche ne les caractérise pas.
32. Jeu de mots, nettoyer signifiant aussi tuer, faire disparaître.
33. *Dimineața*, année XIX (1922), nr. 5641, p. 3.

34. Au lieu d'une vie populaire riche, dynamique, culturellement créatrice comme dans les anciens faubourgs – vie qui a fasciné les classes aisées à condition qu'elles ne vivent pas au milieu du " peuple " – on y remarque un glissement vers un climat de désenchantement, de monotonie, accompagné souvent de désordres psychologiques et de délinquance juvénile
35. Oscar Lewis, cité par Serge Paugan, *Oeuvre citée*.
36. Dans leur aspiration vers une vie meilleure et vers un retour à la dignité humaine, les *mahalale* à forte population ouvrière ont été très sensibles aux idées socialistes.
37. Le phénomène n'est pas strictement local car il faut savoir que même de nos jours, malgré leur misère et le manque de moyens matériels de leurs constructeurs, les " ranchos " (baraques) de Caracas sont moins inadaptés au paysage et, dans un sens, aux besoins des occupants, que les collectifs copiés sur des HLM européens. Questionnés, les habitants déclarent qu'ils préfèrent y rester plutôt que d'aller habiter les nouvelles constructions.
38. Le problème financier se trouve à la base de la crise identitaire qui touche la population des périphéries.
39. Atteint prioritairement les classes défavorisées et est liée en partie à la spéculation sur les terrains, contre laquelle il n'est pas possible de lutter sans modifier les systèmes économiques.
40. Cette fusion public / privé ne touche pas uniquement l'espace, mais aussi le temps.
41. (P-H. Chombart de Lauwe, *La fin des villes*, Calman-Lévy, 1982, p. 24.
42. Le milieu social désigne "un ensemble d'hommes caractérisé par des comportements, des modes de vie, certaines manières de penser, des relations à l'espace socio-géographique" (P-H Chombart de Lauwe, *Oeuvre citée*, p. 30), sans pourtant former un groupe social ou une classe. Il est marqué par des pratiques, des modes de communication, des représentations, un attachement à certaines valeurs.
43. Tout ce qui est codifié, réglementé, reçu par héritage dans la vie sociale, politique, administrative, familiale, juridique, dans la langue et dans les idéologies reçues.
44. *Dimineata*, an XXI (1925), nr. 6847, p. 5.
45. *Dimineata*, an XXI (1925), nr.6833, p. 3, cité par Al.Cebuc (1964), p. 109.
46. Brunea-Fox, *Reportajele mele*, București, 1979.
47. Sobriquet ; le mot signifie à l'origine " l'agneau ".
48. On se réfère à la *mahala* Ferentari. Dans *Voința Națională*, année XV, nr. 6823, p. 1.
49. Arta Cerchez, *Aspects de Bucarest en architecture*.
50. Dem I. Dobrescu, *Gazeta Municipală*, I, 1932, nr. 20.
51. On lisait même à la *mahala*. Tout d'abord les journaux populaires et les almanachs. Mais aussi des feuilletons (leur structure s'accordant au temps fragmenté disponible pour la lecture – dans les tramways, dans l'atelier pendant un bré relâis) et des romans populaires. Ils s'agissait d'une catégorie

- de lecteurs qui incluait, à part les étudiants, des personnes se trouvant d'une manière ou d'une autre en contact avec les classes aisées (servantes, vendeurs, danseuses, artisans, lessiveuses, ...). La lecture leur offrait des modèles, des sujets de discussion, ou leur servait de moyen d'évasion. Dans la beaucoup de *mahalale* il y avait des bibliothèques populaires (voir G.M. Zamfirescu, *Facla*, an XI (1932), nr. 471).
52. En roumain "*Moși*" signifie aussi ancêtres.
 53. L'église était fréquentée même par pas mal de prostituées (beaucoup d'entre elles poussées à la prostitution par une situation précaire ou par leur naivité de provinciales à peine descendues dans la capitale – qui y venaient prier avec ferveur.
 54. A remarquer qu'autour des années 1880 il n'y avait à peu près pas de locataires. Tout homme, si pauvre qu'il était, avait au moins une bicoque à lui.
 55. Solomon Marcus, "Centre et périphérie", *București – Secolul XX*, nr. 4-5-6, p. 291.
 56. V.S., 81 ans, femme au foyer, habitant la *mahala* Grant.
 57. A.R., 79 ans, retraitée (ancienne vendeuse), Floreasca.
 58. P-H Chombart de Lauwe, *Oeuvre citée*.
 59. Maurice Halbwachs, dans "Flagrants délits d'imaginaire", *Autrement*, nr. 16 (déc. 1978), ed. du Seuil.
 60. Alain Touraine, *Urbanité et citoyenneté*, Esprit, 1992.
 61. Cette réputation, formée en dehors de l'espace résidentiel, finit par se figer graduellement dans la conscience des habitants.
 62. Se manifeste une attraction pour les objets qui "font l'ancien", comme nécessité de symboles et de l'enracinement dans la naturalité du passé. On achète de l'art naïf, des copies (natures mortes, tziganes nues, paysages campêtres).
 63. On a trop fait du prolétaire un indifférent en matière d'hygiène, un locataire sans exigence, un habitant surtout des rues et des *mahalale*. Un taudis a toujours été un taudis, surtout pour ceux qui y habitent, et si, par exemple, il est vrai que dans le peuple on ouvrait peu les fenêtres, ce n'était pas par insensibilité à l'odeur animale qui pouvait régner dans ces pièces exigues et surpeuplées, mais en raison des bruits et des mauvaises odeurs régnant tout alentour: les bêtes et le "cabinet" de la maison, la fosse à débris du quartier, les industries occupant le voisinage ou le rez-de-chaussée.
 64. Leurs ancêtres étaient le plus souvent des paysans riches, des commerçants un peu plus aisés..
 65. "... Dans les familles travailleuses, l'enfant est contraint de gagner son pain aussi rapidement que possible; il apparaît aux parents comme le garant de leurs vieux jours. Il est aussi l'espoir d'une réalisation de rêves avortés à la génération précédente. Son avenir est ainsi chargé d'une somme de signes contraires qui le livrent sans défense aux ventilations aveugles de la division du travail." (Pierre Naville, *Théorie de l'orientation professionnelle*,

Gallimard, 1945, *cité*, par J-M Rainville, *Condition ouvrière et intégration sociale*, Ed. Ouvrières, 1967.

66. Désignant à l'origine "voisin ou habitant d'une *mahala*", le terme *mahalagiu* a gagné une signification péjorative, de personne vulgaire, ordinaire, bagarreuse, aimant le commérage ; goujat, rustre. Il est associé aux termes: *mitocan* (cf. *infra*), *mojic*, *mîrlan*, *bădăran*.
67. N.R., 75 ans, Colentina. Il a fait un peu de tout ; même de la prison.
68. Henri Stahl, "Prilej de îndoială", *Criterion*, nr. 2, 1 nov. 1934.
69. En roumain, *mitocan*. Tout comme *mahalagiu*, *mitocan* avait signifié au début tout simplement "habitant de la périphérie bucarestoise, *mahalagiu*", pour finir par désigner "personne à conduite grossière, vulgaire, rustre, mal élevé, *mojic*, *bădăran*".
70. Voir Johnny Răducanu, "Jazz la Mon Jardin", interview réalisé par Andrei Manolescu, dans *București-Secolul XX*, nr. 4-5-6/1997, București.

BIBLIOGRAPHIE

- ANDOUIN, J ; ANTOINE, Loubière, – *Les banlieues*, Paris, Hachette, 1996.
- ARGHEZI, Tudor – *Cu bastonul prin București*, ed. Minerva, București, 1972.
- ARIÈS, Philippe ; DUBY, Georges – *Istoria vieții private*, vol. 7-10, ed. Meridiane, București, 1997.
- BACALBAȘA, Constantin – *Bucureștii de altădată*, București, 1935-1936.
- BACHMANN, Christian ; BASIER, Luc – *Mise en images d'une banlieue ordinaire*, Syros Alternatives, 1989.
- BAUCH, Aurel – *București, fotografii de Aurel Bauch*, București, 1957.
- BEGAG, Azouz ; DELORME, Christian – *Quartiers sensibles*, Paris, Ed. du Seuil, 1994.
- BENE, Anca – “ Aspecte demografice privind orașul București în perioada dintre cele două războaie mondiale ”, dans *Materiale de istorie și muzeografie*, VII, 1969, pp. 141-151.
- BENE, Anca ; DAICHE, Petre – “ Aspecte ale dezvoltării edilitar-urbanistice a capitalei între cele două războaie mondiale ”, dans *Materiale de istorie și muzeografie*, I, 1964, pp. 119-139.
- BERTHO, Alain – *Banlieue, banlieue, banlieue*, La Dispute, 1996.
- BILCIURESCU, Victor – *București și bucureșteni de ieri și de azi*, ed. Univers, 1945.
- BOTEZ, Ioachim – *Prin București, odinioară și astăzi*, București, 1957.
- BRĂTULESCU, Victor – *Vechi vederi bucureștene*, București, 1935.
- BREBAN, Vasile – *Dicționar general al limbii române*, București, 1992.
- BRUNEA-FOX – *Reportajele mele (1927-1938)*, ed. Eminescu, 1979.
- *** *Memoria reportajului*, ed. Eminescu 1985.
- CANDREA, L.A., ADAMESCU, Gh. – *Dicționarul enciclopedic ilustrat “Cartea Românească”*, ed. Cartea Românească, București, 1931.
- CASELLI, Domenico – *Cum au fost Bucureștii odinioară*, București, ed. Silex, 1997.
- CASTEL, Robert – *Les métamorphoses de la question salariale*, Paris, Fayard, 1995.
- CEBUC, Alexandru – *Aspecte din viața unor mahalale bucureștene în perioada 1900-1944*, dans *Materiale de istorie și muzeografie*, vol. I, București, 1964, pp. 101-117.
- CHOMBART DE LAUWE, Pierre-Henri – *La fin des villes*, Paris, Calman-Lévy, 1982.
- *** *Pour une sociologie des aspirations*, Denoel/Bonthier, 1971.
- CONSTANTINESCU, Mircea – *Cum îndemult bucureștenii petreceau*, București, ed. Albatros, 1977.
- COSMA, Viorel – *Lăutari de ieri și de azi*, București, DuStyle, 1996.
- COSTESCU, George – *Bucureștii vechiului regat*, București, 1944.
- CRUTZESCU, Gh. – *Podul Mogoșoaiei*, ed. Meridiane, 1987.
- DAMÉ, Frederic – *Bucarest en 1906, 1907* (sans lieu d'apparition).
- DAMIAN, Mircea – *București*, Fundația pentru Literatură și Artă “ Regele Carol ”, București, 1935.

- DÉSIGAUX, J.; SEFFAHI, M. – *La ville à l'épreuve du quartier*; Ed. ENSP, 1996.
- DINULESCU, Aurel – *Mișcarea culturală a capitalei*, București, Primăria Municipiului București, 1928.
- DUMITRESCU, Savu – *Tainele mahalalelor bucureștene*, București, Ed. Sylvia, 1992.
- DUPRÉZ, Dominique ; HEDDI, Mahieddine – *Le mal des banlieues*, L'Harmattan, 1992.
- FLORESCU, George D. – *Din vechiul București*, București, 1935; – *Bucureștiiul pitoresc* – Luna Bucureștilor, 1938.
- FOURCAULT, Anne (ed.) – *Un siècle de banlieue parisienne (1869-1964). Guide de recherche*, L'Harmattan, 1988.
- FURTER, Pierre – *Mondes rêvés*, Delechaux et Niestlé, Neuchâtel-Paris, 1995.
- GARNIER, J-P. – *Des barbares dans la cité*, Paris, Flammarion, 1996.
- GIURESCU, Constantin C. – *Istoria Bucureștilor*, București, ed. Sport-Turism, 1979.
- GOLDSTEIN, Ticu (ed.) – *De la Cilibi Moise la Paul Celan*, București, ed. Hasefer, 1996.
- GRIGNON, C., Passeron, J-C. – *Le savant et le populaire*, Paris, Gallimard, 1989.
- HARHOIU, Dana – *București, un oraș între Orient și Occident*, București, ed. Simetria, 1997.
- HARUEL, Jean-Louis – *Essais sur l'inégalité*, Paris, P.U.F., 1984.
- IONESCU, Grigore – *București, ghid istoric și artistic*, București, 1938; – *Arhitectura României de-a lungul veacurilor*, București, 1981.
- IONESCU-GION, Ion – *Istoria Bucureștilor*, București, 1998 (1899).
- IORGA, Nicolae – *Istoria Bucureștilor*, București, Editura Municipiul București, 1939.
- JACQUEMET, Gérard – *Belleville au XIX-ème*, Paris, Ed. de l'EHESS, 1984.
- LANOY, Pierre – *Le village périphérique – un autre visage de la banlieue*, Paris, L'Harmattan, 1996.
- LEPOUTRE, David – *Coeur de banlieue*, Paris, Ed. Odile Jacob, 1997.
- MARCUS, Solomon – “Centru și periferie”, dans *Bucureștiiul – Secolul XX* nr. 4-5-6/1997, București.
- MALET, Emile ; Simon, Patrick (ed.) – *Les banlieues*, Passages (UNESCO), 1996.
- MATEI, Nicolae – “Viața cârciumii bucureștene”, dans *Gazeta Municipală* VII (1939), nr. suplimentar (29 iunie).
- MÉNANTEAU, Jean – *Les banlieues*, Paris, Le Monde Editions, 1997.
- MENDRAS, Henri – *La fin des paysans*, Paris, ed. Babel, 1992.
- M.G. – “Străbătând câteva cartiere mărginașe”, dans *Gazeta Municipală* III (1934), nr.122.
- MICLESCU, Paul Emil – *Din Bucureștiiul trăsurilor cu cai*, București, 1985.
- MOISIL, C. – “Bucureștiiul vechi”, dans *Boabe de grâu*, III (1932), pp.385-424.
- Moisil, Iuliu – “Bucureștii romantici”, dans *Bucureștii Vechi*, I-V (1930-1934), pp.39-46.
- MORAND, Paul – *Bucarest*, Paris, Plon, 1990 (1935).
- NICOROVICI, Vasile – *Călător pe 5.000 de străzi*, Ed. Tineretului, 1965.

- OLSZEWSKI, G. – *Bucarest. Note istorice și stampe*, București, 1929.
- PATAPIEVICI, H.R. – *Cerul văzut prin lentilă*, București, Nemira, 1995.
- PAUGAN, Serge – *La disqualification sociale*, Paris, P.U.F., 1991.
- PELTZ, Isac – *Calea Văcărești*, București, ed. Gramar, 1997.
- *** – *Foc în Hanul cu Tei*, București, ed. Hasefer, 1995.
- PELTZ, Tia – *Crochiuri din inima mea*, București, ed. Hasefer, 1996.
- PETRESCU, Paul – “Cartiere bucureștene cu locuințe vechi”, dans *Materiale de istorie și muzeografie*, VII, 1971, pp. 179-184.
- PETROVICI, I. – *Prin meandrele trecutului*, București, 1979.
- PINSON, Daniel – *Des banlieues et des villes*, Les Ed. Ouvrières, 1992.
- POPESCU-LUMINA, colonel – *Bucureștii din trecut și de astăzi*, București, 1935.
- POTRA, George – *Din Bucureștii de altă dată*, București, ed. Științifică și Enciclopedică, 1981; – *Din Bucureștii de ieri*, București, ed. Științifică și Enciclopedică, 2 vol., 1990; – *Istoricul hanurilor bucureștene*, București, ed. Științifică și Enciclopedică, 1985.
- PRAGHER, Willy – *Bukarest – Stadt der Gegensätze*, Berlin, Wiking Verlag, (sans année).
- PREDESCU, Alexandru – *Dâmboviță, apă dulce. Evocări bucureștene*. București, 1970; – *Vremuri vechi bucureștene*, București, Ed. pt. Turism, 1990.
- RAINVILLE, J-M – *Condition ouvrière et intégration sociale*, Les Ed. Ouvrières, 1967.
- RĂDULESCU, Neagu – “În Bucureștii lui ‘33”, dans *Gazeta Municipală* II (1933), nr.89, III (1934).
- RĂSMERIȚĂ, Al. – *Dicționar etimologic-semantic al limbii române*, Craiova, 1924.
- REY, Henri – *La peur des banlieues*, Presse de la Fondation Nationale de Sciences Politiques, 1996.
- ROSETTI, Radu – “Adio Moșilor”, dans *Universul*, 1 mai 1940; – *Odinioară ... București*, București, 1942.
- SĂVEANU, Simion – *Enigmele Bucureștilor*, București, ed. Sport-Turism, 1973.
- SCRIBAN, A. – *Dicționarul limbii românești*, Iași, 1939.
- SFINȚESCU, Cincinat – *Estetica Bucureștiului*, extrait de “Urbanismul”, București, 1932.
- SIMMEL, Georg – *Les grandes villes et la vie de l'esprit*, Paris, Ed. De L'Herne, 1983.
- STAHL, Henri – *Bucureștii ce se duc*, “Neamul Românesc”, Vălenii de Munte, 1910.
- SOULIGNAC, Françoise – *La banlieue parisienne*, Paris, La documentation française, 1993.
- ȘTEFĂNESCU, Liviu – “Teritoriul orașului București în perioada precapitalistă”, dans *Materiale de istorie și muzeografie*, VIII, 1971, pp. 273-283.
- ȘERBAN, George – *București* (album), București, (sans date).
- TĂTĂRÂM, Mihai – *La margine de București*, București, ed. Sport-Turism, 1983.
- THAU, S. – “Bazaca”, dans *Curentul*, nr.de 25 dec.1933.
- THUILLER, G. – *Pour une histoire du quotidien*, Paris, Mouton, 1977.

- TOȘA TURDEANU, Ana – “Orașul București în cartografie până la sfârșitul secolului XIX”, dans *Materiale de istorie și muzeografie*, I, 1964, pp. 203-217.
- TOURAINÉ, Alain – *Urbanité et citoyenneté*, Esprit, 1992.
- VĂTĂMANU, Nicolae – *Istorie bucureșteană*, București, 1973; – *Odinioară în București*, București, 1975; – *Catastih de bucureștean*, București, 1980.
- VIEILLARD-BARON, Hervé – *Les banlieues françaises ou le ghetto impossible*, Ed. de l’Aube, 1994.
- VÎRTOSU, Gh – *Locuințe pentru populația nevoiașă și problema comasărilor*, București, (sans date).
- VOICULESCU, Sanda – “Parohia – spațiu de agregare religioasă, socială și urbanistică”, dans *Bucureștiul – Secolul XX*, nr. 4-5-6/1997
- ZAMFIRESCU, G.M. – *Mărturii în contemporaneitate*, București, ed. Minerva, 1983.
- *** – *Analele Ministerului Lucrărilor Publice și Comunicațiilor*, vol. 3, 1944.
- *** – *Anuarul statistic al orașului București, 1915-1923*, București.
- *** – *Anuarul statistic al orașului București*, București, 1960.
- *** – *Arhiva Centrală a Primăriei Municipiului București* – documents.
- *** – *Bucureștiul – Secolul XX*, nr.4-5-6 / 1997, București, 1997.
- *** – *Buletinul Statistic*, Primăria Municipiului București, an LI, 1948, seria II, nr.1.
- *** – *Dare de seamă, 1934-1936*. Primăria Sectorului I Galben.
- *** – *Dicționar explicativ al limbii române moderne*, București, ed. Academiei, 1997.
- *** – *Dicționarul limbii române contemporane*, București, ed. Academiei, 1957.
- *** – *Enciclopedia Română*, Sibiu, 1904.
- *** – *Etudes sur la banlieue de Paris. Essais méthodologiques* – Paris, A. Colin, 1950.
- *** – *Grande Encyclopédie Larousse*, Paris, 1982.
- *** – Le Littré, Paris, 1876.
- *** – *Les premiers banlieusards ((1860-1940)*, Ed. Créaphis, 1991.
- *** – *Lexis Larousse*, Paris, 1992.
- *** – *L’intégration du citadin à sa ville et à son quartier*, Centre d’Etudes des Groupes Sociaux, 1961.
- *** – *Nouveau Dictionnaire Universel*, Paris, 1865.
- *** – *Sectorul Verde. 1926-1936*. Primăria sectorului IV Verde, București.

PUBLICATIONS

(si non spécifié, numéros et collections datant de l’entre-deux-guerres)

Adevărul

Autrement (nr.16/dec.1978), “Flagrants élites d’imaginaire”, Paris, Ed. du Seuil, 1978.

București, revue de la ville de Bucarest (1935-1937), I-III.

București. Materiale de istorie și muzeografie, nr.I-XII (1964-1997).

Bucureștii Vechi, Buletinul Societății istorico-arheologice “Bucureștii vechi”, I-V (1930-1935)

Criterion (an 1934)

Curentul

Dimineața

Gazeta Municipală (1932-1947)

Orizonturi

Universul

Viitorul

Voința Națională